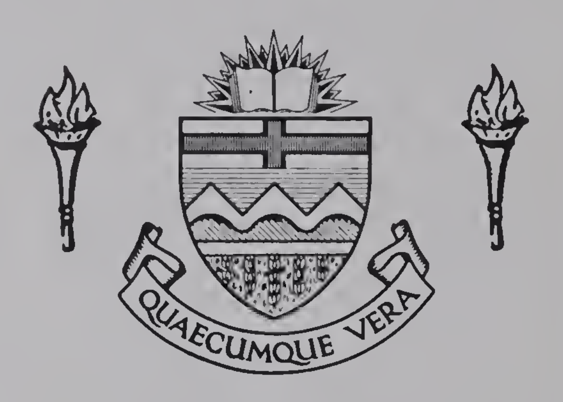

QUAECUMQUE VERA

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR LIDIO DOMINIC SOLDERA

TITLE OF THESIS LE PROBLÈME DU PÈRE DANS LA VIE ET LES CONTES DE GUY DE MAUPASSANT

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED MASTER OF ARTS

YEAR THIS DEGREE GRANTED 1979

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LE PROBLÈME DU PÈRE
DANS LA VIE ET LES CONTES
DE GUY DE MAUPASSANT

by

Ⓒ LIDIO DOMINIC SOLDERA

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

SPRING, 1979

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled LE PROBLÈME DU PÈRE DANS LA VIE ET LES CONTES DE GUY DE MAUPASSANT

Submitted by LIDIO DOMINIC SOLDERA

in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

The short stories of Guy de Maupassant treat a host of subject matters and depict characters which extend from the nobility to the Norman peasant. The nature of the short story, whose form requires conciseness along with precision of style, renders it accessible to a diversified audience because of its length. Perhaps in our day, the popularity of the short story writer *par excellence* of the 1880's has somewhat diminished, yet his tales remain a primary source of literary genius for the study of the art of the short story.

One of the prominent characters in the short stories of Guy de Maupassant is the figure of the father. This thesis examines the role of the father by analyzing all father figures who appear in a family context, those who only procreate, those who adopt children as well as those capable of experiencing paternal affection. However, this aim does not imply a sociological study of the French family of the nineteenth century. Rather, we are proposing a study of the problem of the father in the life and in the short stories of Guy de Maupassant, in order to show a relationship between his concept of the father and the general portrait of the father found in the short stories.

The persistent dosage of objectivity and impersonality in Maupassant makes very difficult the task of relating his father, Gustave de Maupassant, to the fictional father. This obstacle is overcome by a close examination of the actions and attitudes of fathers in all his short stories. In general, the fictional father is a weak figure, in the same

manner as Maupassant envisaged his own father. In addition, Maupassant's perception of the father is intimately linked with his pessimistic view of life where fate plays a fundamental role.

RÉSUMÉ

Les contes de Guy de Maupassant se prêtent à une multitude de sujets et dépeignent des personnages de la classe aristocrate jusqu'au paysan normand. La nature du conte, dont la forme exige la brièveté et la précision de style, rend accessible sa lecture par un public diversifié. Peut-être aujourd'hui la popularité du conteur par excellence des années 1880 a-t-elle quelque peu diminué, mais ses contes restent toujours une source primordiale de génie littéraire pour l'étude de l'art du conte.

Parmi les personnages profilés dans les contes de Maupassant, il y a la figure du père. Cette thèse étudie le rôle du père par une analyse de tous les pères qui se trouvent dans un contexte familial, ceux qui procréent seulement, ceux qui adoptent des enfants et ceux qui sont capables de ressentir la tendresse paternelle. Cela n'implique pas une étude sociale de la famille française du dix-neuvième siècle. Nous proposons plutôt l'étude du problème du père dans la vie et les contes de Guy de Maupassant, afin d'établir un rapport entre la conception du père d'après Maupassant et le portrait général du père qui ressort de ses contes.

L'objectivité et l'impersonnalité tenaces de Maupassant rendent très difficile tout rapport immédiat entre son père Gustave de Maupassant et le père fictif. Cet obstacle est surmonté en examinant de près les actions et les attitudes des pères dans tous ses contes. En général, le père fictif est un personnage faible de même façon que Maupassant envisageait son propre père. De plus, la vision du père chez Maupassant est liée intimement avec sa vue pessimiste de la vie où la fatalité joue un rôle indispensable.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à mener à bien cette étude et, en particulier, le professeur Colette Dimić.



TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

Dans le monde civilisé, la famille est une des institutions essentielles de la société. La famille nucléaire occidentale se compose de trois membres: père, mère et enfant. Peut-être des trois connaît-on moins les activités paternelles que celles de la mère ou de l'enfant. Cela se rapporte sans doute à la conception étroite qu'on a du père comme procréateur biologique. Mais dans le cadre d'une famille, la fonction de père se rapporte en principe à ses efforts pour reconnaître ses enfants et pour exercer le rôle de protecteur et de pourvoyeur. De ce point de vue, le rôle paternel revêt une importance aussi grande que celui de la mère.

Tout homme subit de la part de ses parents naturels ou adoptifs une influence considérable au niveau de sa formation intellectuelle et morale. Cela est vrai pour Guy de Maupassant, conteur et romancier célèbre du dix-neuvième siècle. Dans cette thèse, nous allons examiner les contes de Maupassant qui expliquent, discutent et montrent le rôle du père de famille. En outre, nous allons établir le rapport entre la vision du père chez l'écrivain et le portrait du père dans ses contes.

Avant de situer Guy de Maupassant dans son milieu littéraire, il faut mentionner ses prédécesseurs et ses contemporains artistiques. Chez les "romantiques" tels que Lamartine, Musset et Vigny, l'écrivain s'inspirait de l'expérience individuelle et unique et parfois de l'accidentel afin de créer une oeuvre d'art. Ceux qu'on appelle les "réalistes", qui voulaient observer l'homme et le dépeindre d'après la nature et les "naturalistes" qui mettaient l'accent sur la documentation scientifique, s'opposaient trait pour trait aux tendances romantiques. L'observation dépourvue



d'ornements ou d'artifices et la clarté étaient les exigences du réalisme dont Gustave Flaubert fut le grand maître. Le naturalisme, dont le chef incontesté fut Emile Zola, développa à l'extrême les principes du réalisme; Maupassant partagea plutôt les idées de Flaubert lorsqu'il se consacra à la rédaction de ses contes.

Dans la tradition française, le conte était considéré comme le genre littéraire le moins noble. Après un échec dans ses débuts poétiques, Maupassant donna une renaissance aux histoires courtes de la vie campagnarde et urbaine où se trouvait une diversité de personnages tels que les marins, les hobereaux, les paysans, les bureaucrates et les petits bourgeois. Le conte chez Maupassant se caractérise par sa brièveté, sa simplicité, sa fidélité à la réalité et son ton souvent ironique.

Dans cette société dépeinte par Maupassant, on trouve la figure du père. Sa fréquence se limite à une quarantaine de contes, nombre significatif. Bien qu'il y ait une multiplicité de pères dans ses contes, on peut distinguer une affinité très nette entre certains portraits de pères fictifs et les relations de l'enfant et de l'adolescent Maupassant avec son père, Gustave de Maupassant, et avec ses deux pères suppléants, Louis Bouilhet et Gustave Flaubert.

Cette thèse ne prétend ni utiliser les théories psychanalytiques de Freud ou de Jung, ni se servir de la méthode psychocritique de Charles Mauron afin de pénétrer la vie psychique consciente ou inconsciente de Maupassant. Malheureusement, les données sur la jeunesse de Maupassant sont dans un état fragmentaire, ce qui nous contraindra parfois à spéculer. Pourtant, nous allons étudier les contes où apparaît le père afin d'exposer

les mobiles de la vision de Maupassant sur ce sujet.

L'analyse des contes où figure le père nous permet de voir dans notre deuxième chapitre le mari trompé comme exemple de l'homme faible et inférieur à sa femme. Dans les rapports avec son enfant, sujet du troisième chapitre, le père est souvent encombré et tracassé par la présence de son enfant. Au quatrième chapitre, il y a une étude du rôle paternel sur le plan affectif. Les origines de la vision méprisante du père font l'objet du premier chapitre. Chez Maupassant, la vision du père de famille est étroitement reliée aux expériences vécues avec son père et avec ses pères suppléants, ce qui se vérifie dans ses contes où domine une philosophie pessimiste du monde.

Pour Maupassant, l'oeuvre d'art cherche à "donner la vision la plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même".[1] La création de l'art dépend de la conception et de l'interprétation de la vérité par l'artiste littéraire qui "ne prendra...que les détails caractéristiques utiles à son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'à-côté".[2] Le conteur exprime la vérité d'après sa vision du monde et fait un choix personnel des "détails caractéristiques". Nous allons examiner le choix artistique de Maupassant en analysant les contes où se trouvent le mari trompé, les rapports du père avec son enfant et, enfin, la tendresse paternelle. De cette façon, nous pourrons mieux comprendre cet écrivain à la lumière des détails fragmentaires que Maupassant offre de sa vie personnelle.

CHAPITRE I

Les indices d'un déséquilibre du père chez Guy de Maupassant avant 1880

Dans le domaine de la sociologie, l'étude de la maternité retient plus l'attention que celle de la paternité. Intuitivement, nous dirions que la mère est plus importante que le père parce qu'elle assume en grande partie la formation intellectuelle et morale de l'enfant. D'autre part, l'irrégularité même de la présence paternelle fait penser à son devoir de satisfaire tout besoin matériel de la famille. La raison d'être d'un père s'explique par sa fonction dans le contexte familial. En examinant la famille de Maupassant, nous allons découvrir la perception du père qui en ressort.

Guy de Maupassant eut un père et une mère jusqu'à l'âge de douze ans. Mais comme beaucoup d'autres adolescents, il dut subir les conséquences pénibles de la rupture d'un ménage voué à l'échec dès le premier jour. Gustave et Laure de Maupassant possédaient des dispositions d'esprit tout à fait contraires l'une de l'autre, ce qui produisit en 1862 une séparation d'un commun accord.[1]

Gustave de Maupassant naquit à Bernay dans l'Eure en 1821 et habita Rouen où se trouvait sa future épouse Laure Le Poittevin. Sa famille avait des origines lorraines remontant au seizième siècle et elle fut anoblie en 1752 par François d'Autriche.[2] A cause de la Révolution, les Maupassant perdirent le droit à la particule, mais Gustave l'obtint en 1846, peu avant son mariage, grâce au tribunal civil de Rouen.[3] Son père, Jules de Maupassant, fut nommé "entreposeur des tabacs"[4] après avoir dirigé une exploitation agricole qui voisinait avec celle des Le Poittevin. La fortune de son grand-père perpétua la tradition d'aisance assurée par une pension annuelle de 4.000 francs accordée à Gustave jusqu'en 1875.[5]



Ainsi, la jeunesse de Gustave de Maupassant se passa paisiblement et, pour se distraire, il excellait à faire de l'aquarelle et à séduire les femmes avec ses manières frivoles et superficielles.[6]

Laure Le Poittevin descendait d'une vieille famille de haute bourgeoisie normande. Son père, Paul Le Poittevin, filateur à Rouen, épousa Victoire-Marie Thurin, l'amie intime de Caroline Fleuriot, mère future de Gustave Flaubert. Il n'était pas étonnant de trouver parmi ses compagnons de jeux et d'études son frère Alfred, Gustave Flaubert et sa soeur Caroline. Grâce à Alfred, Laure s'intéressa de bonne heure aux classiques et aux lettres.[7] En outre, elle avait des connaissances poussées en latin et en grec et parlait couramment l'italien et l'anglais.[8] Son frère et Gustave Flaubert s'étaient juré un engagement envers la littérature, ce qui compromettait toute intention de fonder une famille; Alfred rompit sa promesse en épousant Louise de Maupassant en 1846.[9] Quatre mois après le mariage d'Alfred Le Poittevin, Laure épousa à son tour, Gustave, le frère de Louise.

Sans doute, Laure fut-elle amoureuse de son mari le jour de son mariage. Beau, charmant et élégant, "Gustave de Maupassant était très séduisant, Laure Le Poittevin d'une grande beauté et ce fut un mariage d'amour."[10] Mais, il y avait un déséquilibre trop évident entre une femme "grave et loyale, très intelligente, éprise d'art et de littérature"[11] et un homme qui témoignait "une légèreté de sentiment."[12] Après un voyage en Italie, le couple s'installa à Rouen et loua le château de Miromesnil à Tourville-sur-Arques en Seine-Inférieure pour la naissance de Guy en 1850.

C'est après l'arrivée du nouveau-né que Gustave commença à exhiber son vrai caractère. Le proverbe normand "ange de carrière, diable de maison"[13] lui convenait parfaitement. Il ne présenta pas du tout l'image d'un père exemplaire. Au lieu d'établir un contact concret et substantiel avec son fils, Gustave de Maupassant n'eut pas honte de le conduire chez sa maîtresse alors qu'il était âgé de dix ans. D'une intelligence précoce, le jeune Maupassant ne fut pas dupe des infidélités de son père. Dans les souvenirs de Madame de Maupassant, racontés à Mademoiselle Ray et au docteur Balestre, il y a une anecdote de Guy, âgé alors de neuf ans, qui souligne sa précocité:

> Un jour, Guy écrivit à sa mère une lettre dont j'extrais le passage suivant: "J'ai été le premier en composition; comme récompense, Mme de X...m'a conduit au Cirque avec papa. Il paraît qu'elle récompense aussi papa, mais je ne sais pas de quoi." [14]

La part de l'hérédité est très frappante ici parce que plus tard, Guy imita la conduite de son père en faisant volontiers la rencontre de toute femme intéressante, ce qui causa sa mort abominable en 1893. Quant à Laure, elle accepta d'abord l'inconstance de son époux, mais bientôt, elle refusa d'être l'esclave d'un homme dont la mesquinerie et la médiocrité devenaient de plus en plus intolérables. Stanley Jackson expose la situation attristante:

> After his marriage, M. de Maupassant...became slovenly in his habits and seemed to take pleasure in humiliating his wife. He would suddenly develop a panic of economy and cut down the little luxuries which made her life tolerable. They had soon given up their games of bezique, and Gustave spent most of his time out of the house. The unhappy woman could have forgiven much, but there was a

> pettiness about her husband's romances which made her more contemptuous than angry. 15

Le couple déménagea souvent et, sans doute, Laure espérait-elle faire éviter toute nouvelle liaison amoureuse à son époux mais "c'est à Grainville-Ymauville... que [Gustave] eut certaines aventures ancillaires qui...furent cause de la rupture entre les époux."[16] Elle fut capable de garder sa dot et fit consentir à Gustave une séparation à l'amiable:

> Avoiding the more formal machinery of the courts, she induced her husband (apparently without too much difficulty) to agree in a magistrate's office that they should henceforth live separately, that she should retain control of her dowry, and that he should contribute an annual sum toward the support of Guy and Hervé, who would remain with her. 17

La jeunesse si active et si libre de Guy de Maupassant se passa auprès de la mer où il parcourait à son aise la campagne normande. Ce contact lui fournit un point de départ familier pour la rédaction de plusieurs contes. Pourtant, les scènes pénibles de reproches, les brutalités et les querelles d'argent entre ses parents eurent une influence inquiétante sur lui. Ce fut la transformation brusque de la vie innocente en réalité douloureuse. Certains enfants indifférents auraient peut-être accepté le désaccord entre époux et épouse mais Guy était un garçon très sensible et impressionnable.[18] Non seulement il souffrit de ne jamais respirer l'atmosphère d'un foyer où régnait l'amour réciproque, mais aussi il se rendit compte de l'absence de bonheur familial et de la présence de misères dans le monde adulte. C'est à ce jeune âge que Maupassant a dû adopter une vision pessimiste de la vie dans laquelle il y avait l'incertitude, la méfiance et le désenchantement. D'après l'opinion de Robert Niess, cette



maladie de son âme ne le quitta pas:

> The impact of [Gustave de Maupassant's] desertion had left an ineradicable mark on the son whose passionate devotion to his mother was only increased by the spectacle of her loneliness and grief, which she apparently never allowed him to forget. It probably is no exaggeration to say that this desertion on the father's part was the capital event of Maupassant's early psychic life and in the years of production and success, he was never to get over it. In any case, one of the most frequently recurring situations in all Maupassant's three-hundred-odd stories is precisely this one, the abandonment of a family by a shiftless or brutal father, and almost as frequent are examples of revenge wreaked by an injured son on the defaulting parent. 19

Dorénavant, Guy ne peut jamais respecter le comportement de son père malgré le fait que Gustave payait mille six cents francs de pension annuelle à sa femme pour l'éducation de ses deux fils.[20] En fait, dans la correspondance entre Guy et son père, il y a peu de tendresse et, souvent, il y a un ton de condescendance envers Gustave:

> Mon père fait une cure d'aquarelle. Il ne regarde d'ailleurs dans ce pays que des bouts de toit et des cours de maison - Et il partira sans avoir vu le ravin de Sans-Souci.- Ce qui est un comble. Il a reçu une lettre d'un marchand de couleurs qui le félicite sur son grand talent. Après m'avoir communiqué cette lettre qui l'avait affolé, il a ajouté: "Tu vois que je suis arrivé. Je n'ai plus besoin que de réclame." 21

Les rapports de Guy avec son père à Paris allèrent de mal en pis. Le 20 mars 1872, Guy entra au service des approvisionnements du ministère de la Marine où il se trouva commis surnuméraire sans appointements jusqu'au premier février 1873.[22] Donc, il vivait aux dépens de son père et, dans une lettre à sa mère, il se plaignit de la pingrerie de son père:

> Ma chère mère, je viens d'avoir une violente querelle avec mon père...Je lui ai présenté mon compte du mois en lui faisant observer qu'ayant eu un surcroît de dépense occasionné par l'éclairage et le chauffage, il me manquerait environ 5 f. ce mois-ci - là-dessus il refuse de voir mon compte...il s'en lave les mains...Ah, tu le prends sur ce ton-là ai-je répondu...Ce n'est pas tout que d'avoir un père - on a d'abord des enfants et si votre conscience est muette à leur égard, au besoin la loi des hommes est là pour vous apprendre vos devoirs. 23

Bien que la mort du grand-père en 1875 fît arrêter la pension de Gustave, il refusa de s'occuper de l'héritage de son père afin d'éviter tout paiement arriéré aux créanciers.[24] Par conséquent, M. de Maupassant s'absenta de l'enterrement en faisant envoyer son fils à Rouen. Celui-ci, tellement énervé de la conduite irresponsable de son père, s'exclama:

> Mon père est le plus abominable diplomate que j'aie jamais rencontré. 25

Parfois, Gustave de Maupassant se mêla à certaines entreprises vouées à l'échec. Dans une lettre de 1888, pendant qu'il jouissait de son succès littéraire, Guy réprimanda son père:

> Je viens d'apprendre que tu t'es maladroitement compromis dans une très sale affaire avec cette société de peintres dont tu étais président. On s'est servi de ton nom comme président pour emprunter à diverses personnes une grosse somme pour un journal de peinture qui n'existe pas. Les réclamations contre toi sont nombreuses... Comment t'embarques-tu dans des affaires pareilles? 26

La mésestime et la rancune de Guy à l'égard de son père le contraignirent à rechercher l'intimité et les conseils maternels. Il favorisa sa mère à l'exclusion de son père:

> Il doit à sa mère cet amour des lettres, qui fut la véritable passion de sa vie, et sa grande sensibilité. Il tiendra de cette mère lettrée, fine, spirituelle, ambitieuse, chérissant par-dessus tout son indépendance. 27

Ce fut Laure qui donna les premières leçons de lecture et d'écriture à Guy.[28] Alfred, mort subitement en 1848, avait toujours aimé la littérature et, sans doute Laure voulait-elle retrouver sinon réaliser en Guy l'inclination inassouvie d'Alfred qui n'avait pas pu embrasser la carrière des lettres:

> Elle l'encouragea, elle le soutint dans la lutte difficile qu'il allait engager; elle lui épargna cette résistance de la famille qui épuise quelquefois l'énergie et la volonté des jeunes écrivains; elle l'initia d'abord lentement, le guida avec une attention très avertie, et devint plus tard presque sa collaboratrice. 29

Après l'éloignement de Gustave à Paris, Laure se retira avec Guy et Hervé, né en 1856, dans la villa des Verguies à Etretat. Guy, qui "avait l'air d'un poulain échappé",[30] trouva en sa mère une véritable confidente qui s'efforçait de partager ses jeux, participait à ses vagabondages et lui enseignait en même temps à observer plutôt que voir le paysage cauchois.[31] Bientôt, il remplaça son père et il se sentit protecteur, fils et mari à la fois.[32] Choyé excessivement et élevé sans gouvernante,[33] Guy fut candidat au complexe d'Oedipe, mais il n'en fut pas sa victime:

> Il ne devient ni l'ennemi ni l'adversaire de son père. Se substituant à lui, il évite d'être obsédé par un complexe d'Oedipe qu'il ne parviendrait pas à résoudre. Il se considère comme le chef de sa famille. Il traite Gustave en mineur étourdi. Il surveille sa conduite. Il lui délivre de sages conseils. Il le réprimande avec affection. Certes, il lui arrive de se plaindre amèrement de lui. 34

Le succès littéraire du futur conteur et romancier prit ses origines directement dans la tutelle reçue de sa mère. Plus tard, elle discuta avec lui du sujet de ses romans et de ses contes. D'ailleurs, Guy admirait son goût et son jugement, surtout quand elle fit preuve de son intelligence linguistique en présence de son valet, François Tassart:

> Une discussion s'engagea sur la formation de quelques mots français venant du latin et dont l'origine première remonte à la langue grecque. Mais cette dame n'alla pas loin, car Mme de Maupassant lui donna les dates, les noms des auteurs, et cita les parchemins sur lesquels avaient été inscrites les transmissions de ces mots d'une langue à une autre, avec une précision qui étonna toute la société. 35

Laure de Maupassant sut assumer à la fois les fonctions de père et de mère. Avec une telle mère dont la force et l'autorité en imposaient à Guy, le conteur semblait ne pas avoir besoin de la présence d'un père. Pour l'instant, elle satisfaisait toute sa curiosité littéraire et son goût de l'indépendance. La valeur d'une mère éducatrice pour un écrivain reste toujours inestimable:

> Mme Laure de Maupassant fut la mère "rêvée" pour un grand homme. Elle fut la première à faire son éducation esthétique au contact de la nature, éducation qui porta ses fruits. 36

Guy fréquenta l'Institution ecclésiastique d'Yvetot pendant les années 1863 à 1868 avant de devenir externe à l'Institution Leroy-Petit à Rouen pour des études en philosophie.[37] Le jeune adolescent éprouva un besoin d'élargir ses connaissances de la littérature et surtout de la poésie. Mais sans le savoir, "Guy souffre du vide provoqué en lui. Il a un trou à la place du père."[38] Il avait un besoin profond d'établir un contact avec des adultes masculins. Aussi chercha-t-il un père supplé-

ant dont il pouvait se vanter et qui pouvait l'instruire en même temps. Cette recherche le conduisit chaque dimanche vers le poète Louis Bouilhet.

Né la même année que Gustave, Laure de Maupassant et Gustave Flaubert, Louis Bouilhet était le "conservateur de la bibliothèque municipale"[39] de Rouen. Il fit la connaissance de Guy de Maupassant après la recommandation de Laure qui l'avait prié de "donner des conseils à Guy".[40] Dès lors, Bouilhet assuma le rôle de père, correspondant et deuxième éducateur dans la vie de Maupassant.

> Louis Bouilhet, à qui Mme de Maupassant l'avait recommandé, veilla sur lui avec tendresse. Il se garda de le détourner de la vocation lyrique, il l'y affermit, au contraire, il lui prodigua les conseils de sa vieille expérience et lui apprit les plus subtils secrets de la versification. 41

Malgré son caractère craintif et sans audace, Bouilhet était un "observateur implacable et perspicace", [42] ce que Maupassant dut admirer de même que ses enseignements artistiques et surtout sa gentillesse paternelle. D'une façon imprévue, le poète "si franc, si simple et naturel"[43] mourut au mois de juillet 1869 tandis que Guy était reçu bachelier ès-lettres.[44] Assurément, constate Laure, son fils serait devenu poète si Bouilhet avait vécu plus longtemps.[45] La connaissance de Bouilhet apprit à Maupassant l'importance de travailler incessamment dans le champ littéraire, ce qu'il fit vers 1880 en rédigeant des contes et des romans:

> Bouilhet, que je connus le premier d'une façon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert, à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalité d'un homme, même de second ordre, me fit comprendre



> que le travail continuel et la connaissance profonde du métier peuvent, un jour de lucidité, de puissance et d'entraînement par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'oeuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire. 46

Maupassant trouva une satisfaction littéraire auprès de son deuxième père. La mort prématurée de Bouilhet l'émut profondément [47] et, dans le poème "Sur la mort de Louis Bouilhet", Guy se plaint d'avoir perdu un ami "si bon, si paternel!"[48] Sa poursuite d'une carrière poétique s'arrêta brusquement en 1870 lorsqu'il dut se battre dans la guerre franco-prussienne. La blessure de la défaite et les abominations de cette guerre brutale lui firent éprouver une aversion profonde pour tout conflit militaire et contribuèrent à la description littéraire des horreurs de cette guerre. Déçu par l'infériorité de l'armée française et par l'hypocrisie de la bourgeoisie comparée à la franchise de certains ruraux tels qu'Antoine dans Saint-Antoine (1883), le père Milon dans Le Père Milon (1883) et Irma dans Le Lit 29 (1884), Guy dut ressentir le besoin de se procurer et de s'inspirer d'un nouveau père suppléant.

Le deuxième père remplaçant de Guy de Maupassant fut Gustave Flaubert, grand ami de Louis Bouilhet et de Laure de Maupassant. Bouilhet fréquentait souvent Flaubert puisqu'ils avaient "les mêmes goûts, les mêmes aspirations, les mêmes dégoûts, les mêmes haines, les mêmes ambitions"[49] et, grâce à leur amitié, Guy se lia avec Flaubert. Après la mort de Bouilhet, Flaubert accepta de surveiller et de soutenir les expériences littéraires de Maupassant à partir de l'année 1873 et jusqu'à sa mort en 1880;[50] il avait promis à Laure de "veiller sur les premiers essais

[de Guy]"[51] et, en même temps, il avait voulu reconnaître l'influence et l'affection exercées jadis sur lui par Alfred Le Poittevin:

> With Bouilhet's death it was natural that Guy's need for both another father-figure and another teacher would satisfy Flaubert's emotional one for companionship and literary idealism, particularly as Guy was so closely associated with the memory of Alfred and the last years of Bouilhet. 52

Pendant la période d'apprentissage chez Flaubert, le vrai talent de Maupassant trouva son essor avec le conte. Dans une lettre à Laure, Flaubert avait souligné son intention de faire entreprendre au jeune Maupassant "une oeuvre de longue haleine."[53] Guy se soumit spontanément à son maître en rédigeant pendant sept ans des essais littéraires, des vers, des contes et des nouvelles. Presque toujours, il reçut des critiques sévères, utiles plus tard pour son initiation au métier de journaliste:

> L'équilibre de son art est dû à deux disciplines: celle que lui a imposée Flaubert pendant les années d'apprentissage et celle, plus souple mais aussi exigeante, du journalisme. 54

Le but artistique de Flaubert était d'atteindre l'art parfait et individuel à travers un travail long et patient.[55] Ce fut une leçon dure pour Maupassant mais, à partir de 1875,[56] il fit ses premières tentatives avec le conte qui devint une forme littéraire du journalisme vers 1880:

> Flaubert recognized that the greater use of of realistic, or everyday, subject matter in literature made appropriate and inevitable an increase of prose narrative at the expense of verse and he can scarcely have failed to appreciate the essentially narrative, flowing character of most of the poems that Maupassant showed him. Furthermore, the short story was becoming at this time increasingly popular,

> and newspapers were buying ever greater numbers of short tales, or *contes*, and printing them on their front pages. 57

Le rôle de Flaubert comme nouveau père littéraire et spirituel fut très important dans la vie de Maupassant. Dans le Journal des Goncourt, il y a un compte-rendu sur Flaubert, père naturel de Maupassant:

> Paul Alexis, revenu du Midi, me raconte qu'il a été faire une visite à Mme de Maupassant, dont il est revenu avec la conviction que Maupassant était le fils de Flaubert. Dans une longue conversation qu'il a eu avec elle et qui a duré d'une heure à six heures, d'abord, Mme de Maupassant a mis une certaine animation à bien lui démontrer que Maupassant physiquement et moralement n'avait rien du tout de son père...Puis dans le cours de la conversation, elle lui disait...[qu'] à Rouen, il [Guy] a présidé à l'enterrement de son cher père...Ici, Mme de Maupassant s'interrompt, mais très vite, sans se reprendre: "Du pauvre Flaubert."[58]

Malgré toute apparence de vérité, on ne peut pas se fier à ce récit puisqu'Edmond de Goncourt avait la réputation d'enregistrer certains détails "avec une joie perverse."[59] Cette histoire deux fois transmise ne prenait pas en considération la présence physique de Flaubert en Egypte bien avant la naissance de Maupassant.[60] Il ne s'agit pas d'une mise en question de la paternité de Gustave de Maupassant comme père naturel de Guy de Maupassant mais plutôt de l'indifférence montrée par ce dernier en face des rumeurs qui signalaient Flaubert comme son père naturel. Est-ce que Guy souhaitait être le fils de Flaubert? André Vial voit l'explication de son silence comme résultat d'une "sensibilité que les désordres d'un père avaient tôt empoisonnée de rancoeur et de mépris."[61] En accordant à Flaubert la confiance, le dévouement et le respect, Guy de Maupassant devint un "orphelin volontaire de Gustave de Maupassant."[62] De sa part, Flaubert prit au sérieux sa nouvelle paternité:

> Flaubert se considérait véritablement comme le père de Guy: "La paternité intellectuelle vaut bien l'autre," disait-il. Maupassant le payait de retour. "Il m'avait pris le coeur" écrira-t-il plus tard. C'était vrai. Flaubert est sans doute le seul homme pour qui cet isolé ait eu une profonde affection.[63]

Chez Bouilhet, Guy de Maupassant apprit la théorie du métier d'écrivain: "le travail continuel, l'idéal de la perfection artistique, l'impersonnalité et la vérité".[64] Flaubert, en effet, approfondit ces mêmes principes d'une façon continue et directe. Leur collaboration intime les fit s'intéresser non seulement à la recherche de la clarté, de la documentation précise et de l'objectivité absolue, mais aussi elle facilita à Maupassant l'entrée dans le fameux cénacle du groupe de Médan où se réunissaient régulièrement Huysmans, Céard, Hennique, Alexis et Zola.[65] Grâce à ces rendez-vous, Guy écrivit en 1880 pour le recueil des Soirées de Médan la nouvelle Boule de suif que Flaubert considéra comme un "chef d'oeuvre...bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style."[66] Le grand maître de Croisset introduisit son disciple dans d'autres salons littéraires où l'élite intellectuelle se composait de Tourgueniev, Gautier, Edmond de Goncourt, Daudet, Heredia, Mendès, Bergerat, Mallarmé et Villiers de l'Isle Adam. De plus, Guy fit la connaissance très utile de l'éditeur Charpentier et il s'attira l'amitié des actrices Suzanne Lagier, Apollonie Sabatier et Mme Pasca, lesquelles firent l'interprétation de ses pièces théâtrales.[67]

La tendresse paternelle de Flaubert connut des moments où il fallait corriger et diriger la conduite personnelle de Maupassant. Au cours de leurs rapports, Flaubert se plaignit de l'insouciance et de la



turbulence de Guy qui faisait volontiers du canotage avant de se consacrer à l'Art. Il se permit cette exhortation à Guy:

> Prenez garde à la tristesse. C'est un vice; on prend plaisir à être chagrin, et quand le grand chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on reste abruti... Jeune homme, il faut travailler plus que cela, entendez-vous? Songez aux choses sérieuses... Trop de canotage! Trop d'exercice! Trop de putains! Le civilisé n'a pas tant de locomotion que le prétendent messieurs les médecins... suivez votre vocation. Votre santé s'en trouvera mieux...Devenez un homme. 68

En outre, Flaubert aida son disciple à se tirer de deux situations gênantes. En 1879, La Revue Moderne et Naturaliste d'Etampes publia "Une Fille" par Guy de Valmont, pseudonyme de Guy de Maupassant. Ces vers faisaient partie de l'ouvrage Au bord de l'eau, publié déjà dans La Revue des Lettres en 1876.[69] Le tribunal d'Etampes fit convoquer Maupassant après avoir trouvé que ces vers étaient un outrage "à la moralité publique et religieuse et aux bonnes moeurs."[70] Grâce aux interventions et aux suppliques de Flaubert qui dénonça l'imbécillité de cette affaire dans un article du Gaulois, Maupassant bénéficia d'un non-lieu, ce qui facilita sa poursuite d'une carrière littéraire.

Le deuxième recours de Flaubert en faveur de Maupassant se passa en 1878. Le jeune fonctionnaire éprouvait le travail du bureau comme une limitation imposée à sa tâche littéraire. Un changement du ministère de la Marine et des Colonies pour celui de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts eut lieu grâce à Flaubert qui convainquit Agénor Bardoux, "ministre protecteur des lettres",[71] de déplacer Guy chez lui où il aurait "de quoi vivre et le temps de travailler."[72] Cette intervention explique



le besoin incessant d'épanchement et d'intimité de Maupassant envers son maître:

> Flaubert fut un père pour Guy de Maupassant, un père qui le conseilla, le protégea, guida ses premiers pas dans la littérature, un père auquel il doit beaucoup... Flaubert eut sur son fils adoptif la plus heureuse influence, influence sur son caractère, influence sur son art, une de ces influences qui, loin d'être une contrainte pour celui qui la reçoit, est une libération. 73

La mort de Flaubert en 1880 fut un événement angoissant et inattendu pour Maupassant. C'est lui qui présida à sa dernière toilette, poussé par un amour véritablement filial. Dans sa lettre du 24 mai 1880 à la nièce de Flaubert, Caroline Commanville, Maupassant, visiblement accablé de douleur par la mort de son maître, se livra à un pessimisme profond et ressentit "l'inutilité de vivre, la stérilité de tout effort...[et] l'éternelle misère de tout."[74] Selon le jugement de Pierre Cogny, Guy extériorisa son malaise avec un cynisme exaspéré:

> Cette mort est pour lui le passage de l'adolescence à l'âge adulte et il ne le franchit qu'en abandonnant à jamais les dernières illusions qui pouvaient lui rester. Gustave de Maupassant était son père selon la chair, et il ne se sentait redevable à son égard que d'une existence qu'il méprisait, malgré ses débordements de vitalité. Flaubert avait été son père selon l'esprit et lui avait donné les seules choses qui, à la rigueur, justifiaient la vie. Et c'était celui-là qui s'en allait. Désormais, il arrivera encore à Maupassant d'être joyeux: il ne sera plus jamais gai. 75

Pourtant, Maupassant adopta les principes de Flaubert tels que "l'art impersonnel, la haine du bourgeois, la hantise de la bêtise, le goût des gauloiseries et de l'Orient".[76] Bien que Flaubert lui servît presque de père, sa mort dut ressusciter chez Maupassant le problème du père.

Quand on examine ses lectures préférées, le rôle du père est rarement mis en valeur. Voilà pourquoi dans ses contes, il lui est difficile d'attribuer au père de famille une fonction valable.

La prédilection de Guy de Maupassant fut la philosophie galante du dix-huitième siècle, laquelle exerça une influence considérable sur ses idées de l'amour et du mariage.[77] Après la lecture de La Femme au dix-huitième siècle d'Edmond et de Jules de Goncourt, il exalta cette "époque sans hypocrisie, sans romantisme."[78] D'après les Goncourt, l'amour conjugal du dix-huitième siècle s'était affaibli jusqu'au point du ridicule:

> Le Mariage du dix-huitième siècle ne semble plus une institution ni un sacrement, mais seulement un contrat en vue de la continuation d'un nom, de la conservation d'une famille, un contrat qui n'engage ni la constance de l'homme ni la fidélité de la femme...Il n'évoque point chez l'homme, chez la femme même les émotions que donne la conscience d'un engagement du coeur. Il n'implique pas l'idée de l'amour, et c'est à peine s'il la comporte: là est son grand signe, son mal originel, et aussi son excuse. 79

Dans les contes de Maupassant, on trouve souvent des couples où l'infidélité joue un rôle fondamental. De plus, il y a un grand nombre de bâtards, victimes de la sensualité, "le seul terrain sur lequel les deux sexes peuvent s'entendre."[80]

Parmi les lectures littéraires de Maupassant se trouvent les oeuvres du Marquis de Sade, particulièrement La Philosophie dans le boudoir.[81] Sade dépeint une société dans laquelle tout est dominé par les passions et Maupassant trouve chez lui un partisan de certains aspects de ses idées.[82] La philosophie de Sade, tout en glorifiant "la prostitution, l'adultère, l'inceste, le viol et la sodomie",[83] nie par

opposition la conception de la monogamie et de la famille. D'après le discours du Dolmancé, le père avait la fonction de solliciter une naissance et la mère y consentait.[84] Cependant, Maupassant n'arriva pas aux conclusions dénaturées du marquis de Sade:

> [Guy de Maupassant] part des mêmes données que Sade, dans sa conception de la nature, mais le système intellectuel de Sade...ne convient manifestement pas à la sensibilité de Maupassant. S'il développe lui aussi des théories contre la reproduction...il n'exalte jamais la destruction. 85

Par surcroît, Maupassant était au courant des Premiers principes de Herbert Spencer et il lut le traité de l'entomologiste John Lubbock sur Les Moeurs des fourmis.[86] D'après leurs observations, la connaissance humaine est limitée et immobile.[87] Dans un monde où l'absolu n'existe pas et où tout est relatif, l'homme ne réussit pas à perfectionner sa compréhension du monde. Chez Maupassant, il y a dans Monsieur Parent (1886) le cas de Georges Parent qui n'arrive pas à s'assurer de sa paternité.[88] Même dans le code civil à l'époque, c'est-à-dire dans le Code Napoléon, maintenant tombé en désuétude, la recherche de la paternité comme but de filiation était défendue, mais non pas celle de la maternité.[89] Cette loi, s'inspirant du droit romain, reconnaissait le fait incontestable de la paternité comme un phénomène biologique ambigu.

Pourtant, Maupassant trouva dans la philosophie morale d'Arthur Schopenhauer une confirmation systématique de ses propres recherches et réflexions. En 1880, il lut les Aphorismes sur la sagesse dans la vie, oeuvre traduite par Cantacuzène, et la traduction de Bourdeau des Pensées, maximes et fragments.[90] Parmi les principes du philosophe allemand se trouve la description de l'amour comme fonction bestiale où l'homme est



soumis au piège dressé par la nature:

> Pourtant, quand il faut que l'individu agisse et se sacrifie pour le maintien et le développement de l'espèce, son intelligence, toute dirigée vers les aspirations individuelles, a peine à comprendre la nécessité de ce sacrifice et à s'y soumettre aussitôt. Pour atteindre son but, il faut donc que la nature abuse l'individu par quelque illusion, en vertu de laquelle il voie son propre bonheur dans ce qui n'est, en réalité, que le bien de l'espèce; l'individu devient ainsi l'esclave inconscient de la nature, au moment où il croit n'obéir qu'à ses seuls désirs...Cette illusion n'est autre que l'instinct. 91

Pour Schopenhauer, l'instinct animal, loi fondamentale de l'existence, se révèle entre l'homme mauvais et la femme calculatrice et futile.[92] Lorsqu'il s'agit de l'instinct de l'amour "très déterminé, très manifesté et surtout très compliqué"[93] entre les deux sexes, la nature fait pousser l'homme et la femme vers le but de la procréation. En principe, la femme accepte sa maternité alors que l'homme se sent déçu par la nature. À ce point, le nouveau père se rend compte de l'illusion de son amour et se vexe d'avoir été soumis aux règles inexorables de la nature. Chez Schopenhauer, la fonction du père s'exprime en termes de piège et d'illusion:

> Aussi tout amant, la grande oeuvre de la nature une fois accomplie, se trouve mystifié; car l'illusion qui le rendait dupe de l'espèce s'est évanouie. 94

La philosophie de Schopenhauer propose une explication rationnelle du monde, mais elle fait exclusion de la divine providence. Pour Maupassant, Dieu n'a aucune importance dans un monde où il n'y a que souffrance, malheur et absurdité. Autour de lui, il voit les chrétiens se réunir dans leurs églises afin de rendre grâces au Créateur qui s'appelle Dieu le Père.

Parfois, la haine de Maupassant contre ce Dieu se traduit dans ses contes par une longue série de pères faibles et étourdis. En effet, Maupassant en veut à Dieu le Père, le Yahweh d'Israël, d'avoir abandonné ses enfants dans un monde vidé d'espoir.

Grâce à l'influence de Schopenhauer, "jouisseur désabusé" (II, 805), Maupassant manifesta une vue primitive et déterministe de la vie. D'après le discours entre Roger de Salins et Bernard de Grandin dans L'Inutile Beauté (1890), l'homme n'a pas été créé pour ce monde. A cause de son intelligence et de ses besoins spirituels, l'homme se sent mal à l'aise dans le monde alors que l'homme primitif en donnant libre cours à ses instincts trouve une illusion de bonheur. La nature perfide, oeuvre d'un "monstrueux organe créateur inconnu" (I, 1158), accable l'homme de malheurs d'une façon capricieuse. Grâce à l'instinct de l'amour, elle peut s'assurer de la procréation humaine. Maupassant s'aperçoit de la lutte entre l'intelligence et les instincts, lesquels sont toujours plus forts.[95] Par conséquent, c'est l'homme intellectuel qui se sent condamné par la nature à un déterminisme ou à une fatalité où toute liberté n'est qu'illusoire.[96] En face de la nature, l'homme peut utiliser sa lucidité et se révolter contre l'injustice. Par exemple, dans les contes de Maupassant, le père naturel refuse, à plusieurs reprises, la paternité parce qu'il veut échapper à la fatalité.

Jusqu'à présent, notre étude relève le fait que Guy de Maupassant eut Gustave de Maupassant comme père selon la chair; deux pères suppléants, Louis Bouilhet et Gustave Flaubert, et une mère très affectueuse. Le premier se montra "de la race des amoureux, non pas de celle des pères."[97] La connaissance de Bouilhet fut trop brève pour satisfaire complètement

le besoin de tendresse paternelle chez Maupassant. Sans doute, son expérience avec Flaubert lui fit éprouver des moments de bonheur. Mais la mort de Flaubert le laissa seul et inquiet. Les souvenirs tendres de Flaubert firent éclore chez lui une obsession de la paternité qui devint un motif inquiétant dans ses contes.

Cette hantise du rôle du père est probablement le résultat direct de l'inefficacité de son père Gustave de Maupassant; de son propre caractère trop sensible; des conséquences d'une mère protectrice et de l'influence de ses lectures littéraires et philosophiques. Par conséquent, la figure du père dans ses contes est souvent le portrait d'un homme médiocre, tantôt irresponsable, tantôt impuissant avec une absence très nette de tendresse.

CHAPITRE II

L'étude du père comme mari trompé dans les contes de Guy de Maupassant

Parmi les sujets qui ressortent avec fréquence dans les contes de Maupassant, il y a le récit du mari trompé. Ce thème remonte jusqu'aux débuts de la littérature française où abonde une série de maris trompés dans les écrits des troubadours du treizième siècle tel qu'Arnaut de Carcassès. Maupassant est l'héritier des nouvelles du Décaméron de Boccace, lesquelles furent totalement assimilées par la tradition française. Il faut aussi signaler l'omniprésence de ce thème dans les oeuvres anonymes françaises des Quinze joies du mariage et des Cent nouvelles nouvelles. Le même thème se reprend au seizième siècle avec le dilemme de Panurge dans Le Tiers livre et Le Quart livre de Rabelais et aussi dans l'Heptaméron de la reine Marguerite de Navarre qui s'inspire du Décaméron. Au dix-septième siècle, il y a l'influence espagnole et picaresque des Nouvelles exemplaires de Cervantes et, en France, le thème du mari trompé se retrouve dans Les Contes de la Fontaine et dans certaines comédies de Molière. Au dix-huitième siècle, fameux pour ses sujets grivois, le sujet se reprend dans Le Sopha de Crébillon fils et au dix-neuvième siècle avec Les Contes drolatiques de Balzac. L'intention de Guy de Maupassant et des autres conteurs du dix-neuvième siècle tels que Mérimée, Daudet et Tchékhov en Russie n'est pas d'imiter leurs prédécesseurs dans le domaine du conte ou du récit court. Maupassant rajeunit et remanie le thème du mari trompé afin de reproduire la vérité sociale avec une conformité scrupuleuse.[1]

D'après l'étude de Knud Togeby, le leitmotiv du mari trompé fait partie de la tradition du "conte frivole".[2] Il constate la présence d'environ soixante-quinze contes frivoles ou lestes parmi les trois cents contes de Maupassant.[3] Bien entendu, il y a d'autres thèmes outre le mari trompé qui font partie des motifs du conte frivole.

Dans les contes de Maupassant, nous avons relevé un ensemble de quarante-quatre contes où le mari est trompé par sa femme.[4] C'est un sujet qui se retrouve aussi dans les romans Bel-ami (1885), Mont-Oriol (1887), Pierre et Jean (1888) et Notre coeur (1890). Le nombre assez élevé de maris trompés relève de plusieurs raisons, une bien distincte de l'autre. Avant tout, Maupassant veut dépeindre la vie maritale telle qu'il l'aperçoit. Il ne partage pas l'opinion de Schopenhauer qui avait observé que "l'homme est par nature porté à l'inconstance dans l'amour, la femme à la fidélité"[5] en ajoutant que l'adultère chez la femme est impardonnable. Maupassant souligne plutôt la nature polygame de l'être humain.

Dans le conte Lui? (1883), Maupassant est convaincu "que huit maris sur dix sont cocus"(II, 852). D'après un journal parisien de l'époque, les femmes infidèles franchissaient le pourcentage, exagéré pourtant, de quatre-vingt-quinze.[6] D'ailleurs, dans les contes de Maupassant, l'artifice chez l'homme ou chez la femme est rarement condamné et, souvent, l'adultère est le corollaire du mariage. En outre, Maupassant, qui écrit "pour les salons non pour les bibliothèques paroissiales",[7] connaît bien le goût du public pour un sujet grivois.

Ce sont Steegmuller et Wallace qui proposent l'argument intéressant mais discutable que le thème du mari cocu est une espèce de vengeance littéraire contre Gustave de Maupassant en faveur de Laure.[8] Afin de réaliser sa revanche subtile, Guy de Maupassant présente une foule de maris nigauds, dominés par des femmes supérieures. Autrement dit, la psychologie de Maupassant abaisse l'importance du père tout en élevant la position de la femme:

> More clearly than ever, the humiliation of Laure de Maupassant is the general, underlying theme; but with his cuckolds her son turns the tables; instead of lamenting her fate, he avenges her. Indeed, of all wronged wives in the annals of literature, Laure is perhaps the most voluminously and variously - farcically, comically, tragically - avenged: in her son's more than two hundred stories, all manner of disasters happen to fathers; and as for husbands, they are often brutes, knaves or fools - and almost always cuckolds. 9

Cependant, notre étude se concentre ici sur l'image du père en tant que mari trompé. Parmi les quarante-quatre contes, il y a douze contes qui font le portrait du père dans le rôle du cocu. Quatre maris sont des pères supposés - M. de Courcils dans Le Testament (1882), M. Jocaste dans M. Jocaste (1883), Lemonnier dans Le Petit (1883) et Georges Parent dans Monsieur Parent (1886); trois sont des pères naturels - le mari dans Pétition d'un viveur malgré lui (1882), M. Poinçot dans Une Passion (1882) et le notaire dans Le Mal d'André (1883); deux deviennent des pères grâce à l'infidélité de leurs femmes - Léopold Bonnin dans Un Million (1882) et M. Lesable dans L'Héritage (1884); deux se trouvent face à leur enfant adultérin devenu adulte - M. de Cadour dans L'Abandonné (1884) et le mari dans Duchoux (1887) et le dernier, le baron d'Etraille dans Rencontre (1884), recule devant sa femme rouée.

Il y a une situation singulière qui se produit dans Rencontre. Il s'agit du baron d'Etraille qui s'aperçoit d'une liaison entre sa femme et le marquis de Cervigné, ce qui provoque une séparation à l'amiable. Maupassant nous fait croire que le baron est maître de lui lorsqu'il déclare à sa femme:

> Vous serez libre de vivre à votre guise n'étant plus sous mon toit, mais je vous préviens que si quelque scandale a lieu, comme vous continuerez à porter mon nom, je serai forcé de me montrer sévère (I, 936).

En réalité, le baron est incapable d'être "sévère" envers sa femme. Il se conduit sans reproche pendant six ans alors que sa femme se croit enceinte lorsque les deux se rencontrent dans le train de Nice. Seuls dans un coupé, ils passent la nuit ensemble sans se reconnaître mais le lendemain, Berthe, la femme du baron, lui révèle qu'elle vient de machiner le rendez-vous pour éviter le scandale et qu'elle a fait convoquer à Marseille la princesse de Raynes et la comtesse Henriot avec leurs maris comme témoins (I, 942).

Sans le soupçonner, le baron d'Etraille est joué par sa femme. Séduit par son charme irrésistible, il est saisi d'un goût de revenez-y et prétend revendiquer ses droits de mari. Avec un savoir-faire raffiné, Berthe ne se laisse pas soumettre à cette parade d'orgueil masculin. C'est elle assurément qui a la supériorité absolue dans l'entretien:

> Je vous disais tout à l'heure que, suivant en tous points vos recommandations, j'avais soigneusement gardé les apparences. Il n'a pas été question du reste, n'est-ce pas? Eh bien, c'est pour continuer que j'ai tenu à cette rencontre. Vous m'avez ordonné d'éviter avec soin le scandale, je l'évite, mon cher...car...j'ai peur d'être enceinte (I, 942).

Dérouté par la finesse de sa femme, le baron d'Etraille redoute sa paternité probable et la grossesse de sa femme. C'est un homme condamné à un dilemme. D'une façon voulue, Maupassant choisit une fin qui met en relief la supériorité de la femme et l'infériorité du mari.

Pourtant, il y a deux autres contes dont le mari est de nouveau

la victime de sa femme. Dans Pétition d'un viveur malgré lui, un ancien officier présente son cas devant les tribunaux pour plaider la cause des hommes séduits par les femmes-chasseurs:

> Neuf fois sur dix c'est l'homme qui est séduit, capté, accaparé, enlacé de liens terribles, lui le séducteur que vous flétrissez. Il est la proie, la femme est le chasseur (I, 770).

L'officier anonyme prétend avoir été séduit par une mère de famille qui se décide à abandonner sa famille pour lui. Après deux ans, le mari de la femme vient poliment chercher sa femme au nom de ses deux filles. Pendant le tête-à-tête avec sa femme, il se montre sans entraînement et se soumet à l'amour destructeur de sa femme. Victime de la fatalité, il demeure impuissant devant cette femme mûre qui réclame son désir de vivre avec son amant. Celui-ci, d'ailleurs, est un "viveur malgré lui" déjà lassé de la passion qu'il avait autrefois pour elle. Mais il doit se plier à la volonté tenace de cette femme qui s'enfuit avec lui. L'humiliation du mari qui vient la rechercher est futile et ne suffit pas à faire détourner cette femme de sa passion.

L'autre conte, Une Passion, est une élaboration de Pétition d'un viveur malgré lui.[10] Les thèmes de ces deux contes se ressemblent mais cette fois, c'est l'impuissance de M. Poinçot, "riche armateur" (I, 824), devant l'amour fanatique de sa femme, Delphine, pour un lieutenant indifférent, Jean Renoldi qui est averti de la passion de cette femme par son ami Paul d'Henricel. (I, 825)

Dans Une Passion, il y a une diversité de personnages et un développement de détails. M. Poinçot, sans doute le mari trompé idéal, accepte aveuglément la duplicité de sa femme. Il reconnaît l'inutilité



de lutter contre les "obstinations désespérées des femmes" (I, 829) et la fatalité. Contraint à subir la mortification de redemander sa femme en faveur d'une de ses filles, il reste incapable de la faire dévier de sa conduite.

Le conte Le Mal d'André est la quatrième histoire d'un homme à qui la femme joue un mauvais tour. Grâce à l'absence du mari, prescription idéale pour l'infidélité, Mme Moreau invite son amant à lui rendre visite chez elle. Coquette, elle hésite d'abord mais cède bientôt au capitaine Etienne Sommerive, libertin sans scrupules. Son fils, le petit André, se met à crier au moindre bruit et devient un obstacle pour le capitaine voluptueux qui trouve le moyen de se débarrasser du petit en le pinçant cruellement aux cuisses.

La rentrée de M. Moreau nous fournit des détails significatifs pour l'adultère de sa femme. C'est lui qui exige la présence d'André dans le lit conjugal aux dépens de sa femme coquette et sensuelle. Il y a trois indices pour qu'il soupçonne une malveillance: André se met à crier dans le lit conjugal, ce qui est tout à fait anormal; il y a des taches inexplicables sur les jambes d'André et, à cette révélation, sa femme laisse échapper: "Oh! le misérable!" (II, 387). Mais le pauvre notaire est victime de son manque de perspicacité et, pour compléter la farce, la culpabilité est rejetée sur la nourrice d'André.

Jusqu'à présent, le portrait du père inefficace ressort des quatre contes et ce thème se poursuit dans M. Jocaste dont le titre évoque le souvenir incestueux de la mère d'Oedipe qui succombe à la fatalité grecque.[11] Il s'agit d'un inceste rendu possible par le mariage de conve-



nance entre M. Jocaste et une jeune fille de seize ans. Cet homme "vieux et dur...avide de sa dot" (I, 872) est la cause principale de l'infidélité de sa femme avec Pierre Martel. Pourtant, il semble que M. Jocaste soit conscient de sa propre stérilité:

> Le mari, peut-être, eut des doutes; peut-être savait-il que sa fille ne pouvait être née de lui! Il ferma sa porte à celui qui se croyait le père véritable et lui cacha l'enfant qu'il fit élever en secret (I, 873).

La réaction de M. Jocaste, qui dérobe sa fille à tout le monde, souligne à la fois son égoïsme et sa frustration de père. Au lieu de lui servir d'éducateur, il la rend malheureuse et c'est grâce à la ladrerie de M. Jocaste que se produit plus tard le mariage incestueux entre Martel et sa propre fille.

Le deuxième père supposé est M. de Courcils dans Le Testament. Il se marie pour bénéficier de la fortune de sa femme, ce qui représente une exploitation du mariage de convenance. Nous savons bientôt que c'est une personne tout à fait grossière:

> Mon père [était] un de ces rustres qu'on appelle des gentilshommes campagnards. Au bout d'un mois de mariage, il vivait avec une servante. Il eut en outre pour maîtresses, les femmes et les filles de ses fermiers; ce qui ne l'empêcha point d'avoir deux enfants de sa femme (I, 663).

Le père naturel du troisième fils de M. de Courcils est M. de Bourneval, l'amant de sa femme. Il est l'ami intime de la famille et le consolateur de Mathilde de Courcils jusqu'à sa mort. C'est le testament de cette femme qui révèle la réalité d'une vie vécue avec un mari odieux et incompréhensif et avec deux fils indifférents. Son testament est une



révolte posthume [12] bravant tous les "préjugés infâmes" (I, 665) des lois iniques des hommes. Aussi se venge-t-elle formellement de la souffrance subie dans sa vie conjugale. Dans une déclaration éclatante, elle lègue toute sa fortune à son amant et à René, le fils cadet.

La réaction de M. de Courcils touche à l'idiotie. Il réclame la paternité de René parce que sa vanité morale et physique ont été blessées. D'ailleurs, il est le type qui ne veut pas être trompé par sa femme, mais il trouve normal de la mépriser au moyen de ses propres infidélités. D'après le Code Napoléon, René de Bourneval a pour père légal M. de Courcils bien que M. de Bourneval soit son père naturel puisque sa naissance n'a pas été cachée au mari.[13] Si M. de Courcils veut vraiment exiger son pouvoir paternel, il n'a qu'à dénoncer publiquement M. de Bourneval et l'accuser d'avoir enlevé son fils. Mais son recours consiste à s'engager dans un duel avec le redoutable M. de Bourneval, "ancien officier de cavalerie" (I, 663). La mort de M. de Courcils n'est pas surprenante; en fait, elle reste une action vaniteuse.

Le troisième père supposé est Lemonnier dans Le Petit. C'est un homme qui prodigue un amour démesuré à sa femme:

> Il avait aimé follement sa femme, d'un amour exalté et tendre, sans une défaillance, pendant toute leur vie commune. C'était un bon homme, un brave homme, simple, tout simple, sincère, sans défiance et sans malice (II, 388).

Le paradoxe chez Lemonnier est le fait qu'il est berné par sa femme à cause de son amour pur et irréprochable. Il ne se doute pas des visites fréquentes de M. de Duretour et lorsque sa femme meurt en couches, Lemonnier fait retomber son amour excessif sur le fils qui reçoit une ali-



mentation quotidienne de tartes et d'éclairs au chocolat, ce qui le rend victime d'anémie. (II, 390)

Néanmoins, Lemonnier persiste à gâter l'enfant jusqu'à ce que, dans un moment d'emportement, Céleste, sa bonne, lui révèle que M. de Duretour est le vrai père. Cette divulgation déclenche chez Lemonnier une prise de conscience. Il comprend la vanité de son amour, la duplicité de sa femme, sa propre frustration paternelle augmentée par l'humiliation d'être le dernier à savoir la vérité. Sa solution est le suicide, acte négateur qui exclut la possibilité d'aimer l'enfant différemment. Puisque l'amour excessif de Lemonnier pour le garçon est tellement évident, nous ne ressentons aucune pitié pour lui lorsqu'il mène à terme sa condition humaine et laisse la charge de l'enfant au père naturel.

Le quatrième père supposé est Georges Parent dans Monsieur Parent. C'est l'histoire d'un bourgeois crédule et qui, trompé comme Lemonnier, chérit le fils de Paul Limousin, l'amant de sa femme. André Vial remarqua que cette nouvelle est la transformation du Petit, mais dans Monsieur Parent, il y a la présence de Mme Parent et l'absence de suicide.[14]

Cependant, Georges Parent est un personnage tellement hébété qu'il se laisse mener par le bout du nez. Sa femme connaît cette faiblesse et le tance à plusieurs reprises. Sa consolation unique est le petit Georges, âgé de trois ans, à qui il s'attache passionnément. La vie de Georges Parent se poursuit d'une façon banale mais, un soir, la bonne lui révèle brutalement que le petit Georges est en réalité le fils de Paul Limousin. Sa réaction est différente de celle de Lemonnier. D'abord, il ne veut rien croire mais, peu à peu, il est hanté par le doute. D'ailleurs,

son remède n'est pas le suicide ce dont il n'est pas capable. Il surprend plutôt l'étreinte de Paul Limousin et d'Henriette, sa femme irréprochable jusqu'à présent. Pour comble de malheur, sa femme réclame le petit Georges. La faute capitale de Georges Parent est d'avoir cédé son droit paternel en confiant son fils légal à sa femme. Comme M. de Courcils dans Le Testament, le petit Georges lui appartient légalement. Dorénavant, le conte prend un ton pessimiste et l'on voit l'existence étriquée de M. Parent parmi d'autres bourgeois qui connaissent eux aussi la torture d'une vie solitaire:

> Maintenant il était trop tard. Il irait de bock en bock, jusqu'à la mort, sans famille, sans amis, sans espérance, sans curiosité pour rien. Une détresse infinie l'envahit et une envie de se sauver, de se cacher, de rentrer dans Paris, dans sa brasserie et dans son engourdissement! Toutes les pensées, tous les rêves, tous les désirs qui dorment dans la paresse des coeurs stagnants s'étaient réveillés, remués par ce rayon de soleil sur les plaines (II, 619).

Au cours des vingt années passées dans les brasseries, Georges Parent s'aperçoit finalement de sa niaiserie. Il reconnaît son erreur d'avoir confié l'enfant à sa femme mais, à cause de son inertie, il ne fait aucun effort pour dénoncer Paul Limousin. Chaque année, il verse une pension de dix mille francs en faveur du petit, mais sans goûter le plaisir de lui rendre visite. La question de sa propre paternité le tracasse tellement que lorsqu'il rencontre son fils, Paul Limousin et sa femme, il exige une preuve de la paternité de Georges. Sachant que la paternité est impossible à déterminer, et préférant avoir eu Paul Limousin comme père de son fils, Mme Parent ne lui répond absolument rien. Le silence d'Henriette est une revanche attardée pour Georges Parent. Sa dé-

couverte de la paternité comme phénomène incertain laisse néanmoins une insatisfaction chez M. Parent qui doit se contenter de reprendre son existence morne parmi les bourgeois.

Dans chaque portrait des pères supposés, seul M. de Courcils n'est pas sujet à la stérilité. Il y a deux contes dans l'oeuvre de Maupassant où le mari s'efforce en vain de devenir père. Le premier est Un Million dont le titre est significatif:

> Le titre, "Un million", avait tout son sens en 1882, date d'écriture du conte, quand on se souvient qu'il s'agit d'un million de francs-or, c'est-à-dire près de 13 millions de francs 1975. 15

Le personnage principal, Léopold Bonnin, est un fonctionnaire dont la tante âgée de sa femme possède un million de francs. À sa mort, elle lègue cette somme au premier-né du ménage des Bonnin et la seule condition requise est la paternité de Bonnin qui s'acharne après la somme attrayante. Chétif, il est victime d'anémie et de phtisie (I, 392). Harcelé par sa femme et martyrisé au bureau, Bonnin, sans reconnaître sa propre stérilité, fait remarquer à sa femme les moeurs corrompues qui existent dans la vie des bureaucrates où son confrère, le père Ravinot, devient sous-chef parce que sa femme sait plaire au chef de division (I, 394-95). Ainsi s'annonce la philosophie arriviste de Bonnin, laquelle consiste à "savoir s'arranger pour n'être pas dupé par les circonstances" (I, 395) et, au bout de quelques mois, la grossesse salvatrice se réalise, grâce à un troisième, Frédéric Morel.

Bien que les Bonnin connaissent la vérité, la complicité mutuelle du couple demeure un secret intime. Le mari trompé ne se révolte pas contre l'infidélité de sa femme parce qu'il s'agit d'une rémunération d'un million

de francs. Il se fait mari trompé volontairement, sans descendre à aucune démarche qui se prête au ridicule, préférant retenir le mensonge sous les apparences.

Le récit court, Un Million, est l'esquisse de la longue nouvelle, L'Héritage.[16] En principe, le même thème du mari impuissant est repris dans L'Héritage, mais avec un élargissement du cadre et une multiplication de personnages et de points de vue. Par exemple, le tableau de la vie des fonctionnaires au ministère de la Marine, lieu que Maupassant connaissait parfaitement, est très accentué et les scènes de ménage entre Lesable et Cora, sa femme, sont plus nombreuses que celles dans Un Million.

Au bureau, Lesable est un commis empressé avec la seule préoccupation monotone de s'élever dans les rangs bureaucratiques. Au cours de son travail, il fait obtenir à M. César Cachelin le grade longtemps attendu de commis principal (I, 471). L'invitation de Lesable chez Cachelin prépare le terrain pour le mariage de sa fille Cora avec Lesable. Cette reconnaissance d'amitié est liée à la grosse fortune de plus d'un million de francs que possède Charlotte, la tante de Cora, grâce à sa vie "galante" (I, 468) pendant sa jeunesse. Soucieuse d'un héritier qu'elle n'a jamais eu, Charlotte laisse dans son testament tous ses biens au premier-né du ménage de Lesable et de Cora.

Les efforts de paternité chez Lesable sont aussi futiles que ceux de Bonnin dans Un Million. Lesable est peu enthousiaste d'être père, étant d'"une indifférence complète" (I, 495) lorsqu'il s'agit de la paternité. Il tombe malade et doit suivre un régime reconstituant. Lorsque la période de trois ans énoncée expressément par Charlotte commence à prendre fin, sa



femme se permet de le rudoyer, ce qui provoque des querelles brutales. Son beau-père qui l'avait choisi comme gendre ne lui adresse plus la parole. En outre, son chef ne lui permet plus de grimper l'échelle bureaucratique parce qu'il est candidat à une grosse fortune, ce qui souligne l'absurdité des avancements qui se basent sur l'amitié et non pas sur le mérite. Les fonctionnaires chuchotent sur sa faiblesse, comparable à celle de l'expéditionnaire ridiculisé, le père Savon, et l'un d'eux, le bellâtre Maze, se moque de lui vulgairement, ce qui occasionne un duel raté entre les deux. Incidemment, Maupassant avait noté dans l'article "Notes d'un démolisseur" (1882) la fréquence des duels provoqués par des divergences d'opinion.[17] Mais ce qui ressort de l'attaque personnelle, c'est le premier contact entre Maze, symbole de virilité, et Lesable, victime d'impuissance sexuelle.

Le refus de Lesable d'avouer sa propre stérilité souligne son égoïsme. Il préfère mentir sur sa paternité en disant à sa femme qu'il a eu autrefois un enfant. Son amour pour elle se transforme en obsession et en passion pour l'héritage.

Cependant, l'ancien ennemi de Lesable, Maze, devient l'ami intime de la famille et c'est lui qui s'occupe de la fonction maritale. Lesable est l'image du mari trompé qui ne se révolte pas lorsque sa femme, en prenant le bras de Maze, lui jette un coup d'oeil de temps en temps (I, 517). Bientôt, Cora annonce sa grossesse, non pas à son mari mais à son père. Craintive, elle hésite à se tenir en face de son mari:

> Dès qu'elle aperçut son mari, elle recula, étranglée par une brusque émotion. Il restait devant elle, pâle et torturé. Il avait l'air d'un juge et elle d'une coupable (I, 521).



Ainsi est soulignée la peine physique et morale que tous deux éprouvent. Silencieux, Lesable se reconnaît trompé par sa femme. Disciple de Machiavel, il perd tout scrupule et son avidité d'héritage, symbole de la vie paisible et de l'opulence,lui fait accepter sans réserve l'acte immoral de sa femme. Il est intéressant de noter que c'est par la faute morale qu'ils obtiennent la fortune conçue dans la faute, ce qui souligne peut-être le cycle éternel de dissimulation chez les bourgeois. Il est tout à fait évident que la paternité de Lesable est liée à la question de moralité. Mais Maupassant n'est pas moralisateur. Il réussit à dépeindre sans commentaires la corruption des moeurs chez les fonctionnaires bourgeois et la petitesse de leurs vies mesquines. Dans ce conte, il y a même une justification sous-entendue de l'adultère puisque Cora fait chasser Maze et, à l'exemple de sa tante, redevient une honnête femme; son mari reçoit le poste de sous-chef au ministère et Cachelin se retire et vit à l'aise. Pourtant, la seule condamnation pour le couple est la permanence d'une vie fade dans la petite bourgeoisie. Malgré leur richesse, ils ne pourront pas se dégager de leur snobisme et de leur hypocrisie.

Dans L'Abandonné, le mari trompé ne se rend pas compte de l'enfant adultérin de sa femme. M. de Cadour, mari simple, ignore tout à fait sa disgrâce qui consiste à ne pas être au courant de l'enfantement de sa femme pendant son mariage. Lorsque sa femme éprouve soudainement l'instinct maternel de rejoindre son fils après quarante ans, il ne soupçonne pas le rapport intime qui existe depuis des années entre elle et M. Henri d'Apreval. Il ne comprend pas pourquoi sa femme veut se promener en province puisqu'il y fait tellement chaud (II, 465). Après quarante-cinq

ans de mariage, M. de Cadour ne réussit pas à découvrir les secrets de sa femme. Leurs rapports se tiennent à un niveau élémentaire et toujours sur un ton superficiel, ce qui permet aisément l'amour adultère:

> Quand on est femme, seule, abandonnée, sans tendresse, sans enfants, peut-on fuir toujours une passion qui se lève sur vous, comme on fuirait la lumière du soleil, pour vivre, jusqu'à sa mort, dans la nuit? (II, 466).

À la campagne, l'enfant abandonné, devenu M. Bénédict, est un paysan balourd à propos de qui les parents éprouvent un tel remords qu'ils ne se font pas reconnaître. À leur retour, c'est M. de Cadour qui les attend et quand il leur demande si la promenade leur était favorable, d'Apreval répond cyniquement: "Charmante, mon cher, tout à fait charmante" (II, 473). Cette remarque mensongère dissimule sa désillusion et celle de Mme de Courcils tout en satisfaisant la curiosité de M. de Cadour qui ne saura jamais la vérité.

Dans Duchoux, le dernier conte que nous allons examiner, le mari trompé ne joue aucun rôle important, étant cité en passant par l'amant de la femme, le baron de Mordiane. Le mari, gouverneur d'une colonie, s'absente pendant l'adultère et la grossesse de sa femme. Afin de dissimuler l'infidélité à son mari "elle s'était sauvée, s'était cachée, éperdue de désespoir et de terreur" (II, 703), ce qui fait soupçonner un mari tyrannique et intolérant. Cet homme ne saura pas les sentiments de détresse connus par sa femme qui doit se débarrasser de son fils et quitter son amant à jamais.

Dans les contes où il s'agit du père dans le rôle du cocu, il y a toujours la présence d'un mariage mal assorti. Bien que l'amour unisse parfois un couple, il n'y a jamais épanouissement. La raison est très

simple puisque les deux époux se lassent bientôt l'un de l'autre. Chez Maupassant, le mariage contrarie l'instinct naturel de polygamie chez l'homme et de polyandrie chez la femme. Il a fallu attendre la loi de Naquet du 27 juillet 1884 pour que le divorce fût légal, mais cetté loi n'entra pas vite dans les moeurs françaises.[19] Dans les contes de Maupassant, la seule défense contre un mariage où existe l'incompatibilité d'humeur est l'adultère:

> Le mariage, qui a une grande valeur sociale, une grande valeur légale, ne possède à mes yeux qu'une très légère valeur morale, étant donné les conditions où il a lieu généralement. Donc, quand une femme, attachée par ce lien juridique, mais qui n'aime pas son mari, qui ne peut l'aimer, dont le coeur est libre, rencontre un homme qui lui plaît, et se donne à lui, quand un homme sans liaison prend une femme ainsi, je dis qu'ils s'engagent l'un vis-à-vis de l'autre, de par ce mutuel et libre consentement, bien plus que par le "oui" murmuré devant l'écharpe du maire (I, 1071).

Pourtant, le mari trompé est presque toujours un être intéressé et négateur de la paternité tels que Bonnin et Lesable. Parfois, l'infidélité de la femme est causée par l'inconstance du mari tel que M. de Courcils dans Le Testament. Plus souvent, l'adultère de la femme se produit à cause de la jobardise ou de la complaisance du mari dont l'ignorance le rend admirablement ridicule. À l'époque de ces contes, on fit la remarque que "Paris [was] supposed to buzz with the sound of cuckolded husbands gritting their teeth at Guy de Maupassant."[20] Jamais le mari trompé ne s'efforce de comprendre les exigences physiques ou émotives de sa femme. Dans plusieurs situations, le mari trompé mérite son destin puisque c'est lui qui tombe dans le piège du mariage.

D'autre part, la femme se réserve pour l'amour et non pour la maternité.[21] Sa perfidie est un trait assez commun chez Maupassant. Il est normal qu'elle se confie à un amant au cours de son mariage. Si l'occasion se présente, elle est capable de quitter son mari et ses enfants comme dans Pétition d'un viveur malgré lui et dans Une Passion. L'absence maritale est pour la femme une raison d'obéir à son instinct de plaire comme dans Le Mal d'André, Duchoux, Rencontre et L'Abandonné. D'autres fois, la femme, totalement énervée par l'impuissance sexuelle ou par la bêtise de son mari, considère l'adultère comme le seul remède acceptable ou convenable et c'est le cas dans M. Jocaste, Le Petit, Monsieur Parent, Un Million et L'Héritage. En outre, l'adultère féminin constitue une revanche pour l'infidélité du mari comme dans le cas de Mme de Courcils. Du point de vue de l'épouse, l'adultère est à la fois inévitable et justifiable.

Maupassant lui-même prend partie pour les femmes tombées et déteste le meurtre de ces femmes par le mari assassin, ce qui caractérisait les moeurs sévères de l'époque:[22]

> Là, une femme, élevée pour plaire, instruite dans cette pensée que l'amour est son domaine, sa faculté et sa seule joie au monde (tels sont, en effet, les enseignements de la société); créée par la nature même faible, changeante, capricieuse, entraînable; faite coquette par la nature et par la société ensembles, vivant presque toujours seule pendant que son mari fait ce qu'il veut et s'amuse à son gré; une femme donc se laisse captiver par un homme qui met tous ses soins, toute son ardeur, toute son habileté, toute sa puissance à l'entraîner! Il fait, lui, son métier d'homme du monde, de séducteur! Elle tombe entre ses bras, obéissant à l'invincible amour; elle commet un acte blâmable, condamnable au point de vue

> des législations, mais humain, fatal, si fatal que rien n'a jamais pu l'entraver depuis que les règlements de la moralité civile et religieuse le combattent; et on proclame cette femme une gueuse, une misérable, une souillée, tandis qu'on salue jusqu'à terre son mari qui l'assassine parce qu'on le juge réhabilité! 23

Dans le rôle du mari trompé, le père constitue une catégorie d'homme, souvent bourgeois, que Maupassant représente dans ses contes avec une diversité singulière. La remarque a été faite que "l'homme-victime est au coeur de son oeuvre."[24] Cette idée s'explique par la présence de la fatalité qui crée des situations embarrassantes pour le père. L'exemple de Lemonnier fait du père un être anéanti. Les autres pères doivent se résigner à perdre leur dignité ou bien à s'enfoncer dans leur ignorance. Pourtant, le portrait du père n'est pas complet sans une étude de ses rapports avec sa progéniture.

CHAPITRE III

Les rapports du père avec son enfant:

La carence du père

De notre point de vue, le fait d'être père se rapporte à la capacité de procréer des enfants. Par sa fonction biologique, le père fournit un des éléments primordiaux de tout être vivant soit dans l'état conjugal ou bien hors de toute légalité. Mais les activités du "vrai" père ne se limitent pas à celle de la procréation. Elles comprennent le soin de l'éducation morale et intellectuelle de l'enfant, le devoir de secourir la famille d'un point de vue pécuniaire tout en la protégeant et la fidélité à l'épouse afin de créer un foyer harmonieux. On peut faire une distinction entre le père procréateur et le père responsable. Ce dernier se distingue comme le vrai père humain.

Dans les contes de Maupassant, il y a une insistance très nette sur le portrait du père procréateur avec son enfant naturel ou adultérin. Pendant les années de floraison littéraire de Maupassant, c'est-à-dire de 1880 à 1890, il y avait une moyenne annuelle de 73.000 enfants naturels en France, ce qui correspondait à presque un dizième de toutes les naissances en France à cette époque.[1] D'après Armand Lanoux, un des biographes très reconnus de Maupassant,

> [les] variations sur l'enfant naturel, clandestin, adultérin, ignoré, inconnu ou abandonné, COMPOSENT QUANTITATIVEMENT LA PART LA PLUS IMPORTANTE DE SON OEUVRE. Contrairement aux autres thèmes, guerre, bureaux, paysans, Grenouillère, etc., qui s'épuisent au bout d'un certain temps, ce courant persiste jusqu'à la fin. [2]

Pierre Cogny souligne la présence de l'enfant naturel dans trente-huit contes qui datent de 1877 à 1890.[3] Pourtant, ce thème est lié intimement à la responsabilité morale du père et évidemment à la reconnaissance paternelle. Dans ce chapitre, nous allons examiner les rapports entre père et enfant d'abord chez les pères paysans et, ensuite, chez les pères bourgeois ou ceux qui ne vivaient pas du produit d'un travail manuel.

Parfois, la fixation d'un même motif tout au long d'une oeuvre littéraire peut être le résultat d'une inquiétude personnelle chez un écrivain. Dans le cas de Maupassant, il y a au moins cinq raisons pour expliquer l'insistance sur le portrait du père et de son enfant illégitime. Premièrement, à son époque, la formation de sociétés diverses pour la sauvegarde de l'enfance fait ses débuts d'après l'exemple de l'oeuvre charitable de Saint-Vincent de Paul au dix-septième siècle.[4] Le phénomène social de l'abandon fréquent par le père était un fait particulièrement évident dans la société normande.[5] Le portrait littéraire d'un événement si commun correspond donc au but de Maupassant qui est de refléter exactement la vie. En deuxième lieu, le primitivisme comme base philosophique chez Maupassant s'exprime avec l'inclination de l'homme intelligent à négliger ses devoirs. Chez Maupassant, l'homme civilisé refuse et se révolte contre le principe moral du devoir sacré de la paternité, surtout après la naissance de l'enfant, parce que la nature lui impose cette obligation d'une façon traîtresse.[6]



Une autre explication pour le choix du sujet de l'enfant naturel est la position de ce dernier comme déclassé dans la société française. Le père n'a qu'à refuser la reconnaissance de son enfant naturel pour que celui-ci perde ses droits à la succession. D'ailleurs, Maupassant a une sympathie particulière pour les victimes de la société tels que les prostituées, les vieilles filles et les enfants naturels et adultérins. En outre, le traitement obsessionnel du thème du père et de son enfant naturel se rapporte à la possibilité chez Maupassant d'avoir été père mais clandestinement, puisqu'il ne reconnut jamais les trois enfants de Mlle Litzelmann, nés en 1883, 1884 et 1887 et que certains critiques lui attribuèrent.[7] Curieusement, Maupassant aime recréer la rencontre fortuite entre l'enfant abandonné et son père, ce qui suscite une prise de conscience retentissante. Et finalement, il faut ajouter comme cinquième raison la perturbation des relations entre les Maupassant père et fils.

Il y a quatre contes qui exposent la carence du père paysan à l'égard de son enfant naturel. Maupassant était très familier avec le paysage de la Normandie et sa connaissance du patois normand lui permit d'écrire les contes de paysannerie avec exactitude, ce qui incita l'historien Robert Burnand à constater que "les cultivateurs, les paysans vivent entre eux et Maupassant les voit, tels que les avaient vus Flaubert et, avant lui, Paul-Louis Courier".[8]

L'Histoire d'une fille de ferme (1881) présente des caractères normands avec la servante Rose et son amant Jacques, un garçon de ferme.

Lorsqu'elle éprouve l'éveil de "l'éternelle histoire de l'amour" (I, 26), elle reste impuissante devant les forces naturelles de sa sexualité et elle finit par céder à Jacques, ce qui aboutit à sa maternité. Le désir immédiat de Rose consiste à se faire épouser par son amant qui se moque de sa paternité. Son attitude légère le fait dédaigner sa maîtresse et il essaie de fuir l'emprise féminine:

> Ah bien! si on épousait toutes les filles avec qui on a fauté, ça ne serait pas à faire (I, 27).

Cette facilité chez Jacques se manifeste dans la rupture du serment marital qu'il fait à sa maîtresse. Ce garçon devenu père ressemble au mâle dans le monde des animaux qui s'échappe dès l'instant où sa fonction n'existe plus. Par le mensonge, Jacques évite son devoir paternel.

Dans Histoire vraie (1885), M. de Varnetot, demi-seigneur normand, mi-hobereau, mi-paysan et rentier, (II, 335) obtient les services de la servante de Déboultot en échange de sa jument plus trois cents écus. (II, 336) Il s'agit d'un assouvissement de sa propre convoitise et non pas d'un amour sincère. Lorsqu'elle lui annonce sa grossesse, sa réaction est dépourvue de bonheur paternel. Au contraire, cette nouvelle est l'équivalent de "deux coups de fusil dans la poitrine" (II, 337). Désormais, il cherche à "couper le fil" (II, 337) avec cette femme amoureuse de lui. Avec diplomatie, il évite le piège du mariage en faisant épouser la servante par un paysan complaisant qui reçoit une récompense de "trois lopins de terre" (II, 338). La servante doit se résigner à



subir le même sort que la chienne Mirza qui était morte, bien qu'elle fût fidèle à son maître. Varnetot, qui avait promis de venir la voir, ment à dessein, rejette sa paternité et frémit devant le "mioche" (II, 339) de sa maîtresse. Maintenant, il se moque de son ancienne aventure et remarque cyniquement que c'est grâce à lui que le paysan fait fortune.

En nous exposant cette histoire funeste à la première personne, Varnetot ne voit pas le tragique de la situation et ne reconnaît pas sa culpabilité morale. L'observation du vétérinaire M. Séjour lorsqu'il constate que "des femmes comme ça il n'en faut pas" (II, 340) souligne le fait ironique que le dévouement devient nuisible pour les femmes et pour les animaux.

Pourtant, il y a un autre père paysan dans Rosalie Prudent (1886). C'est M. Joseph Varambot, sous-officier célibataire et neveu des époux Varambot. Au cours de son congé militaire, il rencontre Rosalie, la bonne de son oncle. Se trouvant toute seule, elle devient sa proie jusqu'à la fin de son séjour quand il disparaît à jamais. Rendue enceinte par Varambot, elle doit dissimuler les circonstances pour garder son emploi. À l'accouchement, Rosalie s'attend à un enfant, mais lorsqu'elle voit des jumeaux, elle les étouffe à cause de son insuffisance de ressources pour les nourrir. La décision surprenante de la cour d'acquitter le double crime d'infanticide a pour raison la volonté de Rosalie d'élever un enfant malgré sa misère. (II, 643 sqq.) Mais le vrai coupable est Varambot qui s'échappe sain et sauf. Maupassant

souligne l'injustice sociale où la loi favorise l'action abominable de Varambot en refusant la recherche de la paternité. Par conséquent, les jumeaux sont les victimes qui doivent payer le coût du délaissement paternel.

Dans le récit Le Père (1887), la seule valeur du père est sa fonction biologique. Mlle Elmire donne naissance à une fille dans une roulotte à la campagne. Reconnaissante à son accoucheur, elle rend visite à M. Jean de Valnoix, étonné lorsqu'un nouveau père se présente chaque année avec elle. Bien que le vrai père soit un gendarme qui reconnaît son enfant, il se soustrait à son devoir paternel parce qu'il doit s'occuper de ses propres enfants. L'ironie de Maupassant stigmatise le père et tourne en dérision la paternité.

Outre ces quatre contes, il y a deux contes en particulier qui soulignent les réactions du père paysan dans le contexte familial. Dans Aux champs (1882), il s'agit d'une tentation d'argent chez la famille Vallin. Plus précisément, c'est la tentative d'un jeune ménage sans enfant, les d'Hubières, pour acheter le petit Jean Vallin. Malgré l'existence des orphelinats à Paris, la loi permettait les actes d'adoption seulement aux personnes qui avaient plus de cinquante ans.[9] La voisine des Vallin, Mme Tuvache, éprouve une aversion spontanée pour l'offre d'argent alors que le père Tuvache "ne disait rien, grave et réfléchi" (I, 77) ce qui fait allusion à sa cupidité instinctive. Les Vallin effectuent l'échange après que le père Vallin s'assure de tous les

détails pécuniaires. (I, 78) La vente du petit Jean souligne la cupidité comme trait caractéristique chez certains paysans normands[10] et donne tort à la mère Tuvache dont le fils cherchera sa propre prospérité.

Il y a une famille bretonne et campagnarde où le père joue un rôle significatif pour notre étude. Dans Le Baptême (1885), qui relève un des thèmes de L'Assommoir d'Emile Zola,[11] la tradition exige l'ivresse à l'occasion d'un baptême comme façon acceptable de célébrer la naissance d'un enfant. Cette fête se passe en hiver et, le narrateur du conte, médecin de la marine, sert de parrain à l'enfant. Ils arrivent trop tôt à l'église et, suivant la coutume, la garde se met à dévêtir le pauvre enfant dans l'air gelé. (I, 575) Après la cérémonie du baptême, le père Kérandec se saoûle avec la garde et, tous deux tombent dans un fossé avec l'enfant qui meurt de froid. Mais cela n'est pas le comble. À sa rentrée, le père Kérandec console sa femme en lui versant de l'essence et elle devient la deuxième victime. Dans ce conte, Maupassant nous expose le problème social de l'alcoolisme et le principal coupable est le chef de famille.

Chez le père campagnard, il y a un mélange d'astuce et de bestialité. L'acte sexuel, l'argent ou l'alcool sont des moyens qui assouvissent le plaisir gratuit. Le paysan est un individu sans honte dans le sens que ses instincts étouffent tout engagement et toute retenue. Ses dérobades en face de ses devoirs, sa cupidité et son égoïsme excessif, qui font une désagrégation de la morale, se justifient chez le père

paysan étant donné les lois cruelles et amorales de la nature où c'est toujours le plus fort qui s'en réchappe. Par surcroît, la paysanne est sujette à ces lois. Dans Histoire d'une fille de ferme, Rose ne peut pas résister à l'appel de la nature qu'elle ressent en elle-même et qui la mène fatalement à l'état de mère sans époux.

Le père paysan se révolte souvent contre une limitation quelconque à ses instincts. Par exemple, la paternité devient un piège à éviter. Donc, ses efforts pour y échapper occasionnent sa carence. De cette façon, Maupassant réussit admirablement à nous dépeindre le père paysan tel qu'il le connaissait dans la réalité.

Dans les années 1882 et 1883, il y eut une réforme de l'enseignement primaire grâce aux efforts de l'avocat Jules Ferry. La question de l'enfant naturel et de la recherche du père était l'objet de discussions ardentes. Par la suite, Alexandre Dumas fils publia La Recherche de la paternité en 1883 et, aux débats à la Chambre des députés, on proposa "la nomination d'une commission chargée de préparer un projet de loi sur l'éducation des enfants abandonnés".[12] En outre, le journaliste René Martin mena une enquête dans Le Figaro sur la recherche de la paternité.[13] Maupassant se sert de l'actualité et se joint à l'examen de cette question. Un exemple de cet intérêt est Un Fils (1882), apparu d'abord sous le titre de Père inconnu.[14]



L'histoire se déroule autour de deux bourgeois, un sénateur et un académicien, qui discutent des pères inconnus qui ne sont pas au courant de leur paternité. La question de la paternité est une préoccupation normale de l'homme moyen qui, d'après l'académicien, fréquente jusqu'à quarante ans "deux ou trois cents femmes" (II, 316). Il est très probable que tout homme est un père malgré lui, ce qui compromet son obligation morale. Les enfants naturels, exclus d'habitude de la famille légitime, devenaient souvent les déchets et les criminels de la société. Puisque la paternité naturelle s'établissait avec une reconnaissance volontaire de l'enfant, l'homme qui ne faisait pas d'effort pour reconnaître son enfant était coupable moralement de l'existence de ces êtres délaissés. Et c'est le cas de l'académicien.

Pendant un voyage en Bretagne, cet homme a des rapports intimes avec la servante d'une auberge et, à son insu, il la rend enceinte avant de rentrer chez lui. Ce n'est qu'après trente ans que l'académicien y revient par hasard. L'aubergiste lui révèle la présence d'un homme idiot gardé par lui depuis des années comme garçon d'écurie. Ce qui choque l'académicien, c'est que la date de naissance de cet homme coïncide exactement avec les circonstances de son séjour d'autrefois. La révélation de sa paternité lui fait éprouver de la détresse devant sa progéniture. Sa réaction consiste en plusieurs tentatives inefficaces pour remédier à l'imbécillité de son fils. Son projet morbide se compose d'un pèlerinage annuel à Pont-Labbé. À chaque visite, l'académicien se soumet

à une vision répugnante de son fils dont l'existence devient un calvaire pour le père.

Presque la même situation se répète dans Duchoux (1887). Brusquement, le baron de Mordiane éprouve un éveil de sa paternité et désire revoir son fils abandonné afin d'éviter le "poids de la solitude" (II, 698). Il fait un voyage dans le Midi et lorsqu'il s'approche de son enfant, devenu le rustre M. Duchoux, il est accablé par le "souffle d'ail" (II, 703) très dégoûtant. Le baron se donne la peine de vérifier la ressemblance entre lui et son fils, ce qui engendre une scène très comique au point de vue du lecteur, mais, pour Mordiane, elle provoque une désillusion atroce. Il finit par éprouver le remords d'avoir engendré un être si détestable. Ainsi le fils supprime-t-il toutes les traces de bonheur qui existaient chez le baron avant la rencontre.

Un autre conte, L'Abandonné (1884), est une variante du même thème du contact entre père et enfant adultérin. Ici, le père désinvolte, M. d'Apreval, n'éprouve aucune envie de revoir son fils, sentiment caractéristique du père procréateur chez Maupassant, mais se laisse convaincre par l'insistance de son amante, Mme de Cadour, qui veut rendre visite à son fils, élevé en nourrice et délaissé à la campagne depuis une quarantaine d'années. Elle veut revoir son fils par instinct maternel qu'elle a toujours refoulé avec peine, alors que d'Apreval réagit d'une façon indifférente. Leur fils, Pierre Bénédict, est devenu un paysan grossier. À sa vue, d'Apreval éprouve "un sursaut" (II, 472) et Mme de Cadour se désespère. Il est plus aisé de se sauver d'une situation défavorable que



d'avouer la vérité et d'en subir les conséquences. Le couple s'en va tout à fait déçu. De nouveau, le père est abattu par la présence de son fils et, après un tel supplice, il se résigne à le renier.

Dans Un Parricide (1884), un fils expose le meurtre de son père et de sa mère. Fils naturel élevé par une nourrice, "George Louis, dit Le Bourgeois" (II, 474) grandit à la campagne tout en gardant une rancune tenace à ses parents bourgeois à cause de leur abandon. Menuisier dans un petit village, il reçoit maintes visites d'un étranger et lorsque ce dernier amène sa femme, curieuse comme Mme de Cadour, il les soupçonne d'être ses parents. Alors, toutes les blessures dues à sa bâtardise s'éveillent en lui et, avec une clairvoyance subite, il déclare dans sa défense au tribunal:

> J'aurais été un honnête homme, mon président, peut-être un homme supérieur, si mes parents n'avaient pas commis le crime de m'abandonner (II, 477).

Voilà dans une phrase la raison pour laquelle cet homme veut se venger du "crime" de ses parents. Il les surprend un jour en train de parler de lui comme de leur fils. Avec effronterie, il veut réclamer son droit à la reconnaissance légitime et ainsi obtenir le nom patronymique, ce qui pousse son père à le menacer d'un revolver. Ce geste est un deuxième reniement, mais contre lequel il peut se défendre cette fois. Le fils se bat avec son père et, dans la mêlée, les deux parents sont massacrés. Bien que nous ne sachions pas le verdict, la sympathie de Maupassant va nettement à l'enfant repoussé et révolté. La bâtardise



le prive des modèles de conduite dans le cadre familial et lui cause plusieurs chagrins personnels inconnus par le lecteur. Le refus volontaire de la reconnaissance paternelle tourne en dérision l'humanité de George Louis et son seul recours est l'assassinat de ses parents qui ont négligé leurs devoirs.

Il y a un autre coudoiement entre père et fils dans Le Père (1883). Ici, le bourgeois François Tessier s'intéresse à une jeune fille qui, par la suite, devient sa maîtresse. C'est une liaison durant laquelle toute communication est très faible étant donné que Tessier ignore pendant quelque temps le nom de son amie Louise. Leur intimité occasionne la paternité de Tessier. Mais, chez cet homme, il y a un manque total de réjouissance paternelle:

> Il commençait à se lasser d'elle, quand elle lui apprit qu'elle était grosse. Alors, il n'eut plus qu'une idée en tête: rompre à tout prix (I, 433).

Tessier cherche la rupture immédiate parce qu'il redoute la possibilité d'un noeud gordien représenté par le fardeau d'une femme et d'un enfant. Se montrant sans-gêne, il exécute son stratagème d'évasion avec perfection. Mais au lieu de reprendre sa liberté, il emporte avec lui toutes les raisons de tourments dans la vie bureaucratique où il se trouve "seul au monde, seul, le jour, au milieu de ses collègues indifférents, seul, la nuit, dans son logement de garçon" (I, 434). Cette vie dure pendant une dizaine d'années jusqu'au jour où il voit son ancienne maîtresse avec un garçon de dix ans et une petite fille de quatre ans.

Brusquement, il s'identifie à son fils. La pensée du rôle du père responsable commence à le ronger jusqu'au point où il se présente au mari de son ancienne maîtresse afin de revoir son fils. Pourtant, une fois cette aspiration assouvie, Tessier "s'enfuit comme un voleur" (I, 437). Cet homme est un exemple de père qui éprouve une envie passagère de responsabilité paternelle, mais qui par sa fuite, opte pour le reniement de son fils.

Il y a une autre situation de rencontre pénible entre père et enfant dans le conte Le Champ d'oliviers (1890). C'est Taine qui avait comparé l'esthétique du récit "à de l'Eschyle".[15] Mais Maupassant croyait que L'Inutile Beauté (1890) avait "cent fois la valeur du Champ d'oliviers".[16] Dans le manuscrit originel, le conte s'appelait L'Abbé Vilbois précisément parce qu'il s'agissait du baron de Vilbois qui devint prêtre. Dans sa jeunesse, il fréquente une actrice pendant quatre ans et, à l'annonce de la grossesse, Vilbois se résout à l'épouser, mais se rend compte en même temps de son infidélité. (II, 77) Bafoué et trompé par sa maîtresse, il ne lui pardonne pas et, son orgueil blessé, il veut se débarrasser d'elle et de son "misérable enfant de gueuse" (II, 78):

> Alors il se rua sur elle pour les écraser tous les deux, anéantir cette double honte. Elle eut peur, se sentant perdue, et comme elle roulait sous son poing, comme elle voyait son pied prêt à frapper par terre le flanc gonflé où vivait déjà un embryon d'homme, elle lui cria, les mains tendues pour arrêter les coups (II, 77-78).



Cette scène rappelle une des situations pénibles dont Guy a dû être témoin au cours des querelles entre Laure et Gustave de Maupassant.[17] Pourtant, la femme déclare que l'enfant est à son amant et, grâce au mensonge, elle se sauve de la mort.

Après le chagrin d'amour, le baron de Vilbois se fait prêtre et exerce fidèlement les fonctions pastorales au cours de vingt-cinq ans. Le moment critique du conte se produit quand un jeune homme, présenté comme un "maoufatan" (II, 81) ou malfaiteur en provençal, prétend être son fils naturel. Cette situation gênante de l'abbé s'explique dans la mesure où l'amant de la maîtresse de Vilbois avait fini par renier son fils qui s'était vengé en le volant et qui venait de passer trois ans en prison. (II, 96) Avant de mourir, sa mère lui confie le nom de son vrai père et le voilà, homme dévoyé et crapuleux qui réclame la reconnaissance paternelle à un abbé. Avec une maîtrise extraordinaire, l'abbé Vilbois ne semble pas bouleversé par cette nouvelle inattendue, ce qui rend évidente la profondeur de sa foi religieuse. Mais c'est vers la fin de l'entretien à huis clos que l'abbé retrouve son ancien instinct de brutalité:

> Soudain, la colère ancienne, étouffée vingt-cinq ans plus tôt, non pas étouffée, mais murée au fond du coeur de l'amant, brisa les voûtes de foi, de dévotion résignée, de renoncement à tout, qu'il avait construites sur elle (II, 84).

L'abbé, conscient de sa faute oubliée, voit dans son fils un élément de piège dont les circonstances constituent un gros scandale.

Grisé, le fils de l'abbé provoque une échauffourée et, pendant une absence de lumière, l'abbé se coupe la gorge avec un couteau ce qui "tranche en réalité le lien qui l'unit à son fils"[18] et laisse tomber la culpabilité sur son fils qui n'aura aucun espoir d'éviter la peine de mort. La rencontre du fils sert à désorienter et, finalement à détruire la tranquillité et la réhabilitation spirituelle de l'abbé Vilbois. Encore une fois, le fils est une source de tragédie et une fatalité affreuse pour le père qui accepte la mort plutôt que la reconnaissance paternelle.

Deux mois après la rédaction du Champ d'oliviers, Maupassant fit publier L'Inutile Beauté malgré le jugement de l'éditeur Victor Havard qui avait proposé comme titre Père et mari.[19] Il s'agit de la comtesse de Mascaret qui se plaint à son mari de ne pas pouvoir vivre en femme du monde à cause de sa maternité dont elle a été "la victime" (I, 1147) sept fois en onze ans. Mariée sans amour, cette femme doit subir les esclandres et le remue-ménage de son mari qui s'inquiète d'être un mari trompé dès que sa femme n'est pas enceinte. De sa part, elle abhorre la "grossièreté de rustre" (I, 1148) de son mari. Dès lors, elle met à dessein sa fidélité conjugale en question afin de ne pas perpétuer sa maternité. Elle laisse entendre à son mari qu'un des enfants est le fruit de l'adultère, ce qui provoque sa jalousie et son égoïsme. Le comte, qui avait la renommée d'un "père excellent" (I, 1147), déserte son foyer et préfère le divertissement pendant six ans:



> Mascaret est grand viveur aujourd'hui, après avoir été un parfait époux. Tant qu'il est resté bon mari, il a eu un affreux caractère ombrageux et grincheux. Depuis qu'il fait la fête, il est devenu très différent, mais on dirait qu'il a un souci, un chagrin, un ver rongeur quelconque, il vieillit beaucoup, lui (I, 1156).

Cette citation souligne la carence de Mascaret. Pour lui, la beauté de sa femme justifie la maternité et lui donne une occasion de dominer sa femme physiquement avec chaque grossesse. Quant à la comtesse, elle se dégage à jamais du devoir maternel et, ainsi, elle rejette son "existence de jument poulinière enfermée dans un haras" (I, 1149).

Le discours philosophique entre Roger de Salins et Bernard Grandin souligne la difficulté des intellectuels à vivre dans un monde que Dieu a créé uniquement pour les animaux. D'après de Salins, la comtesse de Mascaret serait parmi celles qui s'efforcent d'éviter "l'existence de simples reproducteurs" (I, 1161). De cette façon, elle refuse d'obéir à la loi d'un Dieu qui exige de nouvelles créatures et, aussi, elle s'oppose aux lois du mariage qui favorisent l'homme au détriment de la femme. En se servant de la beauté de sa femme, le comte satisfait sa convoitise. Ses enfants ne représentent que des "victoires" (I, 1149) de sa virilité, ce qui explique pourquoi il ne veut plus les aimer. Désormais, la beauté "mystique, entrevue et insaisissable" (I, 1164) de sa femme demeurera inutile puisque le comte n'en abusera plus. À la fin du conte, la frustration du comte fait ressortir l'ironie de Maupassant.



Les rapports entre père et fils vont de mal en pis dans le conte La Confession (1884). Le père bourgeois, M. Badon-Leremince, vient de mourir et le délégué de la préfecture fait la remarque que "c'est un honnête homme de moins!" (II, 457). Mais cette introduction est tout à fait ironique puisque Maupassant utilise la confession posthume comme technique littéraire et comme moyen de déceler la vérité. Avant de se marier, cet homme digne de respect est parmi ceux qui ont un enfant naturel avec leur maîtresse. Puisqu'il déteste absolument la "chaîne" (II, 459) qui s'établit autour d'une femme, d'un enfant, et de la routine banale, il se sent attrapé dans un piège suffocant. Son enfant devient un être qui trouble son plaisir:

> Je fuyais surtout pour ne point l'entendre crier, lui; car il criait à tout propos, quand on le changeait, quand on le lavait, quand on le touchait, quand on le couchait, quand on le levait, sans cesse (II, 459-60).

C'est un homme incapable de communication élémentaire avec son fils. Il ne connaît pas la joie de la paternité qui réclame la capacité affective et de la compréhension. Pour lui, le fait d'être père signifie le détachement naturel des liens avec son enfant:

> Les pères, voyez-vous, n'aiment que plus tard. Ils n'ont point la tendresse instinctive et emportée des mères (II, 459).

Évidemment, le rôle paternel lui est totalement inconnu et, peu à peu, il éprouve des obsessions à propos de son enfant. Plus précisément, des idées criminelles commencent à pénétrer son esprit.



Pour compliquer ses sentiments, il devient amoureux d'une jeune fille et voudrait l'épouser, mais sans avoir l'obstacle d'un enfant qui lui barre la route, "coupait ma vie, me condamnait à une existence sans attente, sans tous ces espoirs vagues qui font charmante la jeunesse" (II, 460). C'est un père irresponsable qui cause d'une part le malheur de sa maîtresse en épousant la jeune fille et, d'autre part, la mort de son fils.

Le fait obsessionnel dans le comportement de M. Badon-Leremince est son désir criminel d'exterminer sa descendance, ce qui évoque l'acte de Cronos dans la mythologie grecque. Le crime contre son fils est une action atroce où l'enfant devient une pauvre créature de malédiction livrée à la cruauté du père. La "puissance malfaisante" (II, 464) qui s'empare du père n'est rien d'autre que la manifestation d'un déséquilibre paternel. Et, pourtant, cet homme est reconnu par tous comme honnête homme. Ce décalage entre les apparences et la réalité est aussi un commentaire sur la société même où la vérité ne se manifeste pas.

Il y a d'autres contes du père bourgeois qui ont des éléments qu'on trouve chez Sade. René Dumesnil souligne sept contes qui s'inspirent des dialogues de La Philosophie dans le boudoir.[20] Il y a trois contes qu'il faut considérer pour l'étude du père bourgeois. Dans M. Jocaste (1883), il s'agit du commerce incestueux entre père et fille. Pierre Martel, père de l'enfant de M. Jocaste, se hâte d'accueillir sa fille appauvrie par son parâtre et la rencontre avec sa fille de dix-sept ans oppose chez Martel la vérité à son instinct de mâle. Comme Rose dans

Histoire d'une fille de ferme, la fille de Martel est le jouet de la fatalité:

> Cette enfant l'aimait avec égarement, avec folie, de cette passion fatale et héréditaire qui l'avait abattue, vierge ignorante et éperdue sur la poitrine de cet homme. Elle avait agi ainsi dans cette irrésistible ivresse de l'être entier qui ne sait plus, qui se donne, que l'instinct tumultueux emporte, jette à l'étreinte d'un amant, comme il jette la bête au mâle (I, 875).

Martel s'emploie rigoureusement à justifier l'inceste bien qu'il soit le seul qui puisse obvier à ce rapport immoral. Il se déclare une deuxième victime de la fatalité et il préfère céder à la force de sa passion.

Il y a une deuxième variante d'inceste qui se produit entre père et fille. C'est dans L'Ermite (1886) où le hasard devient tragique pour le père bourgeois. À Paris, il s'abandonne à la vie de garçon "résolu à ne point prendre de femme légitime" (II, 1055). Mais cela ne l'empêche pas de se faire père après une de ses liaisons brèves. Il renie immédiatement sa paternité et s'enfonce dans la noirceur de Paris rempli "d'adultères, d'incestes, d'enfants violés" (II, 1057-58).

Un soir, l'ermite s'entretient à son insu avec sa propre fille devenue prostituée. Quand il voit sa photographie sur la cheminée de sa fille, il éprouve une torture morale et un souvenir amer de son abandon de sa maîtresse enceinte. Contrairement à Martel, l'existence de l'ermite est brisée à jamais à cause de son acte incestueux.

Désormais, il se fait un rebut volontaire de la société en se réfugiant dans le mont isolé des Serpents. (II, 1052).

Dans Moiron (1887), c'est l'histoire de l'instituteur Moiron qui a toutes les qualités requises de l'instructeur modèle, et, par extension, du père de famille exemplaire. Mais la conduite paradoxale de cet homme, c'est celle de tuer ses élèves préférés en leur faisant ingérer du verre pilé. C'est un portrait de ce qu'on appellerait probablement aujourd'hui un schizophrène. Avec sa logique démente, Moiron représente tout à fait la négation du rôle paternel d'éducateur.

Après la mort de ses trois enfants, Moiron éprouve une "révolte furieuse" (II, 1149). Il proteste ainsi contre Dieu qui condamne l'homme à la mort, ce qui rappelle le discours de Jean Gourgue Sombreval vers la fin d'Un Prêtre marié (1865) de Barbey d'Aurevilly.[21] L'acte de tuer des enfants sert à priver Dieu de victimes. C'est une protestation métaphysique qui souligne la perversion de Moiron et fait du père un être aussi détestable que Dieu.

Assurément, les pères bourgeois ressemblent beaucoup aux pères paysans. En principe, ce sont tous des hommes chez qui domine l'instinct. Les pères bourgeois sont aussi soumis aux forces naturelles et irrationnelles de la fatalité que les personnages paysans. Pourtant, Maupassant semble accentuer la carence du père bourgeois qui se révolte contre les injustices de la nature telle que la paternité. Poussés mystérieusement, certains d'entre eux se décident à faire un contact avec leur enfant,

éprouvent du repentir après l'entretien et s'efforcent de réparer en vain "le choc extérieur qui déclenche le mécanisme de l'introspection".[22] Ce malaise à l'égard de l'enfant se passe tantôt à sa naissance, tantôt pendant sa jeunesse ou bien souvent à la suite d'une brève rencontre. L'irresponsabilité du père bourgeois atteint un niveau criminel chez Badon-Leremince. Son apogée se produit par la perversité de Moiron. Maupassant épuise d'une manière systématique tous les types de pères bourgeois qui se sentent trahis ou accablés par leur enfant et la source fondamentale de cette angoisse se rapporte à Dieu.

Dans ses contes, Maupassant n'en veut pas à l'enfant. Même dans sa correspondance avec sa mère, on trouve un incident en 1874 où Guy avait empoigné un homme qui frappait un enfant de dix ans.[23] Dans "Les Enfants", article dans Gil Blas en 1885, Maupassant se plaignit de l'étouffement de la croissance physique chez les enfants dans les écoles primaires, les lycées et les collèges.[24] En outre, il souligna l'obligation morale de la paternité, peut-être la seule que Maupassant reconnaisse[25] lorsqu'il écrivit à sa mère: "La première des lois divines et humaines est l'amour de ses enfants."[26] Ces trois exemples montrent jusqu'à quel point Maupassant s'intéresse au sort des enfants. Malgré ce désintéressement de Maupassant, il y a un paradoxe à propos de l'enfant dans ses contes. D'une part, Guy soutient l'idée que "la procréation illégitime d'un être est toujours un crime,"[27] mais, d'autre part, il ne plaide jamais la cause des enfants contre l'injustice du monde. Trop souvent, il y a une méfiance envers l'enfant et l'on voit

seulement ce qu'il y a "de grotesque, d'inachevé, de boiteux"[28] chez l'enfant. La vision aperçue par un Maupassant objectif et impartial de l'enfant comme "le fruit des brèves étreintes"[29] s'harmonise avec sa perception pessimiste où l'ingénuité est une vertu dangereuse dans le monde factice des adultes:

> Les enfants ne se doutent de rien, et ils arrivent à l'âge de vivre à leur tour, avec un bandeau sur les yeux et sur l'esprit, sans soupçonner les dessous de l'existence, sans savoir qu'on ne pense pas comme on parle, et qu'on ne parle point comme on agit... joué quand on est sincère, maltraité quand on est bon (I, 656).

Quoique l'enfant soit la victime de la procréation illégitime et de l'abandon, il fait partie des chaînons tragiques dans une longue loi de fatalité. Cela se passe sous la forme de déchirement physique ou psychologique du père. Ainsi, le père naturel doit payer tôt ou tard sa faute à l'égard de son enfant par sa propre torture morale, sa mort ou la souffrance d'un autre. La dialectique de Maupassant laisse un gouffre insurmontable entre l'enfant et le père selon la chair:

> The children in Maupassant...are often, not wedlock's offspring prohibiting free love, but the product of seduction or rape, forbidding conjugal bliss, or everyday content, and precipitating catastrophe, in the shape of suicide or murder. For the most part, too, Maupassant's 'dramatis personae' are callously, even sadistically delineated, and, when not illegitimates unwanted and in the way, are, nevertheless, frequently born to suffering, and fated to be the victims of their elders' crimes. 30

Dans ses contes, Maupassant fait ressortir avec une obstination inquiétante la neutralité du père à l'égard de son enfant, voire son anéantissement par l'enfant. Paul Morand fait une observation très profonde lorsqu'il remarque qu'il y a chez Maupassant "une constante inquiétude devant la carence du père...ce qui est bien le signe de quelque aspiration refoulée."[31] Sur le plan biographique, l'attitude cynique de Maupassant envers le père prend son origine dans le souvenir de l'abandon par Gustave de Maupassant. Mais, sur le plan philosophique, l'attaque contre les pères est avant tout un refus de la condition humaine et des lois iniques de la nature, imposées par un Dieu cruel. Ainsi, la carence foncière des pères paysans et bourgeois est un aspect majeur d'une protestation métaphysique chez Maupassant. Néanmoins, il ne faut pas conclure hâtivement que tous les pères sont des monstres qui méprisent leurs enfants. L'étude du père chez Maupassant n'est pas complète sans un examen de la tendresse paternelle.

CHAPITRE IV

Les rapports du père avec son enfant:

La tendresse paternelle

Très souvent, la tendresse est le trait principal de l'amour maternel et elle devient l'apanage de la mère. Cela s'explique dans la mesure où il y a un contact physique limité entre père et enfant par opposition au rapport biologique de la mère et de son enfant. Par surcroît, la société accentue le refoulement de sentiments tendres chez les hommes. La douceur et la gentillesse sont des qualités communes à l'homme et à la femme, mais elles appartiennent plus spontanément au domaine féminin. Chez le père, l'enjouement affectueux se traduit par le respect montré à ses enfants, par le désir de s'occuper de leurs intérêts et, par les bons rapports conjugaux. Si la dimension expressive du père est absente, l'enfant peut ressentir bientôt un malaise dans ses rapports avec son père et, par la suite, être sujet à son insu à un mécontentement foncier.

Dans notre esquisse biographique de Maupassant, nous avons souligné le manque de protection paternelle dans le cadre de sa propre famille. Par conséquent, on peut dire que Maupassant n'a pas connu la sensibilité paternelle sauf dans le cas où apparaissent Bouilhet et Flaubert. Ce sont eux qui lui manifestent des marques d'amitié. Dans les contes de Maupassant, la tendresse est propre aux femmes. Un exemple est fourni par la vieille fille anglaise miss Harriet qui l'éprouve passionnément dans Miss Harriet (1883). Quant aux hommes, les deux jobards, Georges Parent dans Monsieur Parent (1886) et Lemonnier dans Le Petit (1883), sont la personnification de l'amour paternel et, en général, la tendresse paternelle n'appartient pas au chef de famille mais plutôt au père adoptif.



Afin de situer la tendance chez Maupassant à faire ressortir la froideur chez les pères naturels, nous allons examiner le conte Garçon, un bock! (1884). C'est ici que le lien précaire entre père et fils ressemble à celui de Maupassant avec son père. Mais les circonstances sont loin d'être les mêmes. Le narrateur du conte entre gratuitement dans une brasserie et, à sa surprise, il reconnaît son ancien camarade, le comte Jean des Barrets. Le dialogue se poursuit et le fait choquant est que cet homme est maintenant un "bockeur" (II, 895) invétéré. L'histoire est narrée à la première personne, ce qui favorise l'exposé d'une existence si dépourvue de sens depuis les six dernières années. De plus, l'indolence du comte tire son origine de son enfance malheureuse. Plus précisément, c'est le bouleversement qu'il éprouve à la suite d'une mésentente familiale:

> Alors papa, tremblant de fureur, se retourna, et saisissant sa femme par le cou, il se mit à la frapper avec l'autre main de toute sa force, en pleine figure...Et papa, comme fou, frappait, frappait. Elle roula par terre, cachant sa face dans ses deux bras. Alors il la renversa sur le dos pour la battre encore, écartant les mains dont elle se couvrait le visage (II, 899-900).

Cette scène enlève toute trace de bonheur chez le comte et elle a l'accent d'une confession intime. Plusieurs critiques considèrent ce conte comme capital en ce qu'il identifie Maupassant avec le comte des Barrets. En 1884, Maupassant a un peu plus de trente-trois ans, ce qui correspond à l'âge du comte. (II, 898) Et, bien entendu, la scène du



désaccord familial se trouve dans l'enfance de Maupassant. Mais il faut s'arrêter à cette coïncidence si révélatrice puisque Maupassant est très soucieux de ne pas dévoiler des faits personnels. Détestant les interviews avec les journalistes et même ses propres reproductions photographiques, il aime cacher sa vie.[1]

Dans Garçon, un bock!, l'indifférence du comte est justifiée par l'absence de tendresse familiale. Désormais, l'interlocuteur, pris dans "un univers clos, étouffant, presque kafkéen,"[2] est voué à professer une attitude cynique devant la vie, ce qui, sans doute, le ferait candidat au suicide.

Il est possible d'imaginer Guy de Maupassant dans une vie déshumanisée de cabaret étant donné l'affirmation de son père qui le trouvait "peu tendre fils".[3] Mais grâce à un rapport quasi filial avec Flaubert, Maupassant évite le destin du comte des Barrets. D'une part, Guy reçoit de son maître "des témoignages de tendresse virile dont il ne parvient pas à épuiser la douceur"[4] et le disciple de Flaubert se conduit avec "une tendresse filiale".[5] Cette affection réciproque noue une relation intime entre Maupassant et son père "adoptif".

Il est donc très naturel chez Maupassant de trouver des preuves tangibles de tendresse paternelle chez le père adoptif. Un exemple est fourni par Le Papa de Simon (1879) où le titre même suggère un ton sentimental. C'est le récit de Simon, enfant naturel de la Blanchotte, qui se trouve harcelé par les autres gamins parce qu'il est sans père. Le fait

d'avoir un père est très important pour Simon qui refuse d'accepter sa bâtardise. S'instituant défenseur de Simon, Maupassant souligne l'hypocrisie de ces enfants dont les pères sont, en réalité, "méchants, ivrognes, voleurs et durs à leurs femmes" (I, 16). Le petit Simon veut se noyer pour oublier sa peine, mais le forgeron Philippe Remy réagit spontanément en se décidant à devenir son père par sympathie. Pourtant, cette action n'est pas surprenante parce qu'il faut tenir compte du fait que dans la campagne normande, il était normal d'épouser une femme qui avait eu un enfant naturel.[6] Lorsque Philippe s'intéresse au sort de Simon et de sa mère, ses compagnons ne s'opposent nullement à son dessein. Le mariage de cet homme rachète la dignité à la Blanchotte tout en fournissant à Simon la satisfaction requise.

Cependant, ce conte semble identifier Philippe Remy à Gustave Flaubert. Tous les deux sont des pères adoptifs dont "tout le monde eût été fier" (I, 22). La valeur du père adoptif est un motif qui se retrouve dans les contes de Maupassant même après la mort de Flaubert. Nous allons examiner encore quatre contes qui mettent en relief le désintéressement du père adoptif.

Dans un des premiers longs contes de Maupassant, Histoire d'une fille de ferme (1881), Rose, la servante modèle victime de la fatalité, finit par céder avec une passivité naturelle au maître Vallin. Deux fois veuf, ce patron veut fonder un foyer avec une femme consciencieuse telle que Rose. Au cours de leur mariage, il devient brutal et commence à

battre sa femme en se plaignant en patois que "quand une femme n'a point d'éfant, c'est aussi qu'elle ne vaut rien" (I, 40). Poussée à bout, elle lui fait connaître sa maternité d'autrefois et la réaction du mari est tout à fait remarquable. Il reconnaît sa propre stérilité en proposant de faire élever l'enfant de sa femme. A la fin du conte, la matérialisme de cet homme s'ajoute à la reconnaissance de sa nouvelle paternité.

Il y a dans Le Père (1883) un père adoptif bourgeois qui demeure un personnage secondaire. Le vrai père, François Tessier, éprouve un vif besoin de caresser son enfant abandonné:

> Il souffrait affreusement dans son isolement misérable de vieux garçon sans affections; il souffrait une torture atroce, déchiré par une tendresse paternelle faite de remords, d'envie, de jalousie, et de ce besoin d'aimer ses petits que la nature a mis aux entrailles des êtres (I, 435).

La passion de Tessier pour son fils est semblable à celle de M. Badon-Leremince dans La Confession (1884) qui éprouve un éveil de tendresse paternelle après la naissance de son enfant. Mais chez Tessier, le sentiment d'attendrissement est de courte durée puisqu'il s'enfuit aussitôt. La vraie tendresse se trouve chez le père adoptif, Monsieur Flamel qui, rempli de "délicatesse" (I, 437), comprend la situation gênante de Tessier et, par son geste, lui fournit une occasion d'épancher sa tendresse pour son fils.

Dans le conte assez long du Père Amable (1886), Césaire Houlbrèque, épris instinctivement de Céleste Lévesque, veut l'épouser malgré la présence de son enfant naturel. Puisque cette femme est une "bonne fille



et pi vaillante" (I, 214), il lui importe peu que l'enfant ne soit pas le sien. Il se sent poussé vers elle par une force d'attraction étrange (I, 220) et il associe cette sensation avec le goût pour le mariage:

> Certes il voulait épouser Céleste Lévesque, il la voulait avec son enfant, parce que c'était la femme qu'il lui fallait. Il n'aurait pas su dire pourquoi; mais il le savait, il en était sûr...Ça lui faisait même plaisir d'embrasser le petit, le petit de Victor, parce qu'il était sorti d'elle (I, 214).

La ferme de Césaire exige son travail et celui d'un valet. Mais après le mariage, cette même ferme doit nourrir les deux membres supplémentaires de la famille de Césaire. Les indices d'une bonne récolte entraînent Césaire à travailler avec acharnement afin d'"économiser le prix d'un valet" (I, 226). Son intérêt se base sur le goût du matérialisme poursuivi à travers l'assiduité dans le travail et le dévouement à sa famille. Son surmenage mène très vite à une mort prématurée.

La tendresse paternelle de Césaire envers le petit de Céleste n'est pas accentuée dans le conte. L'intérêt du conte se déroule autour du personnage du père Amable qui, malgré son caractère atroce, éprouve un instant d'effusion paternelle. Seul à cause de la mort de son fils et contraint de vivre avec sa belle-fille dont il se méfie, le père Amable "se mit à pleurer en marchant" (I, 228). Sa solitude pénible explique son suicide, mais c'est la qualité d'artiste chez Maupassant qui nous fait ressentir un instant de pitié pour un homme si égoïste.



Dans le conte Mouche (1890), il s'agit non plus d'un seul père adoptif, mais d'un groupe de cinq. Pour Maupassant, ce conte est un souvenir de ses jours de canotage sur la Seine et les cinq canotiers ont des surnoms dont quatre correspondent aux amis réels de Maupassant: "Tomahawk" est Thomas Hervaix,[7] "Petit-Bleu" est Léon Fontaine, "La Tôque" est Robert Pinchon, "N'a-qu'un-OEil" est Albert de Joinville et "Joseph Prunier" est un des pseudonymes de Guy de Maupassant qu'il utilisa pour signer certains contes pendant sa vie de fonctionnaire par crainte de s'attirer des désagréments.[8] Ces hommes entretiennent dans leur yole une femme de moeurs légères qui s'appelle Mouche. Quand elle annonce sa grossesse, la paternité demeure incertaine. Au lieu d'échapper au devoir paternel comme font la plupart des hommes chez Maupassant, tous les cinq affirment leur intention de faire élever ensemble l'enfant de Mouche. Mais, à la fausse couche de cette femme, les "cinq papas" (I, 1345) consolent Mouche en lui promettant de reprendre leur tendresse collective pour le prochain accouchement. Ce sentiment de solidarité souligne une des réponses de l'humanité devant une destinée misérable.

Il est donc évident que dans certains contes de Maupassant, la tendresse paternelle se manifeste chez le père adoptif. C'est lui qui accepte volontiers de sauvegarder l'enfant qui n'est pas le sien. Dans chacun des contes où figure le père adoptif, c'est toujours un garçon qui reçoit la tendresse paternelle. La présence de l'enfant masculin s'accorde en effet avec la statistique sociologique en France où il y avait plus

d'enfants naturels masculins que féminins au cours de la vie de Maupassant.[9] Le père adoptif montre une attirance pour l'enfant faible et lui procure l'amour qu'il n'aurait pas reçu de son père naturel. Cette fréquence de l'enfant naturel masculin se rapporte directement au souvenir de Flaubert, le père "adoptif" par excellence d'après Maupassant.

Outre Le Papa de Simon (1879), il y a un autre conte rédigé avant la mort de Flaubert et qui s'occupe de la tendresse paternelle; c'est Le Donneur d'eau bénite (1877). C'est l'histoire d'un ménage qui est victime de l'enlèvement de son enfant Jean par des saltimbanques. Pierre et Jeanne, les parents de Jean, se mettent à la recherche de leur fils qui est la raison d'être de toute leur affection. Arrivant à Paris, ils s'épuisent tous deux à cause de tant d'efforts répétés, pendant quinze ans, pour retrouver le bambin chéri. Le père de Jean doit se résigner à remplacer un vieux donneur d'eau bénite à l'église et, grâce à cet emploi, il peut y mendier et, en même temps, guetter son fils d'un oeil attentif. Par hasard, le père reconnaît un jour son fils avec sa fiancée au seuil de l'église, ce qui occasionne chez Maupassant une des rares réunions heureuses entre père et fils:

> Il tomba, la figure sur les genoux du vieux, et il pleurait, et il embrassait l'un après l'autre son père et sa mère, qui suffoquaient d'une joie démesurée (I, 13).

C'est ici que l'effusion de tendresse entre père et fils éclate comme nulle part dans les contes de Maupassant. Peut-être la rencontre rappelle-t-elle trop les "contes de fées" où le héros se retrouve avec la



personne recherchée d'une façon providentielle et où le bonheur s'ensuit.[10] Cela est vrai, mais ce qui ressort dans ce conte est la tendresse familiale exprimée pendant l'absence de Jean et le lien intime et sacro-saint qui existe entre père et fils.

Dans L'Enfant (1882), c'est l'histoire de Jacques Bourdillère qui devient père à son insu. Depuis quelques mois, il avait quitté son ancienne maîtresse et avait épousé Berthe Lannis. Après son mariage, Bourdillère assiste aux couches de sa maîtresse qui meurt en lui confiant son enfant.

Cet homme ne réagit pas comme Badon-Leremince ou Varnetot. C'est-à-dire que l'idée de se débarrasser de son enfant ne lui vient pas à l'esprit. Il rentre chez lui "livide [et] haletant" (I, 685) et balbutie la vérité à sa femme qui accepte sans réserve d'élever l'enfant. Il nous intéresse peu de savoir ce que Bourdillère aurait fait si sa femme avait refusé de prendre le petit. Maupassant, comme maître conteur, sait mener à terme le conte sans avoir recours aux mobiles de Berthe. Elle reconnaît tout à fait le rapport d'intimité entre père et fils.

Vers la fin de la vie de Maupassant, le lien entre père et fils trouve un nouvel essor dans le conte Hautot père et fils (1889). Ici, Hautot père, homme entêté, "riche...[et] autoritaire" (I, 257), subit un accident de chasse fatal. Dans un bref tête-à-tête avec César, son fils dévoué, il confirme l'existence d'une maîtresse qu'il fréquente discrètement depuis son veuvage. Le fils promet à son père d'accomplir ses derniers voeux en rendant visite à Caroline Donet qui vit avec l'enfant natu-



rel de son amant.

Hautot père considère la confession faite à son fils plus significative que celle qu'on fait au prêtre puisque son fils "était de la famille" (I, 262). Bien que la mort mène à terme la vie d'Hautot père, il n'oublie pas sa maîtresse, car il lui lègue une somme d'argent pour la sauvegarde de son enfant. D'autre part, César, rempli d'un "mépris instinctif" (I, 263) et d'un préjugé contre cette femme, finit par découvrir chez elle l'honnêteté et la beauté. Dans la mesure où il remplace son père chez Caroline Donet par sentiment positif, il perpétue l'habitude de son père. De cette façon, César obéit à la volonté de son père et se décide à passer chez Mlle Donet laquelle peut s'assurer du dévouement de son nouvel amant. Dans les circonstances, le comportement de César est touchant, mais Maupassant ne renonce pas à sa distance et à son ironie habituelles.

Pourtant, l'expression de la tendresse paternelle est un sentiment commun à tous les hommes. Au-delà d'un petit nombre de pères de famille et de pères adoptifs, elle se manifeste aussi dans les contes de Maupassant chez les hommes qui sacrifient leur paternité pour se consacrer à Dieu et à l'église. Chez Maupassant, les prêtres sont tantôt respectés, tantôt détestés. D'habitude, ils s'attachent aux choses spirituelles avec diligence et Maupassant ne néglige pas de souligner à plusieurs reprises leur humanité.

Dans Mon oncle Sosthène (1882), Gaston le neveu de Sosthène, fait appeler un vieux jésuite à la suite d'une indigestion dont souffre

son oncle après un repas gras le soir du vendredi saint. Maupassant recrée le souvenir d'un dîner gras auquel il assista chez Sainte-Beuve le 10 avril 1868 avec Gustave Flaubert et le Prince Napoléon.[11] Pourtant, le père jésuite connaît la réputation de Sosthène qui se vante d'être franc-maçon et très anticlérical. Ce qui doit constituer une farce selon la manoeuvre de Gaston devient une occasion de conversion pour Sosthène. Pour Maupassant, le prêtre excelle au chevet des mourants,[12] et, ici, le jésuite ne fait que parler du père de Sosthène. (II, 27) C'est par la parole que cet entretien intime dévoile la compassion et la gentillesse du prêtre. Sosthène admire tellement son ancien adversaire qu'il le favorise dans son testament aux dépens de son neveu.

Dans Clair de lune (1882), il y a un abbé misogyne qui parvient à une maturité d'amour grâce à son attendrissement. Pour lui, la femme n'est qu'une tentatrice "qui avait entraîné le premier homme et qui continuait toujours son oeuvre de damnation" (II, 30). Sa nièce vit dans une maison voisine et, bien que ses étreintes donnent à l'abbé une "sensation de paternité" (II, 31), il s'indigne du fait qu'elle prend clandestinement un amant puisqu'il espérait pénétrer la volonté de Dieu en faisant d'elle "une soeur de charité" (II, 30). Pendant toute la journée, il éprouve "une exaspération de père moral" (II, 31) et il se décide à épier les deux amants le soir. Lorsqu'il les aperçoit dans le clair de lune si remarquable et séduisant, il éprouve un sentiment de tendresse. Il comprend enfin que Dieu doit favoriser l'amour qui est entouré d'une beauté éblouissante. Ému par le charme de cette scène et vaincu par un senti-

ment paternel, l'abbé Marignan recule devant les amants.

Dans un conte de paysannerie, Le Baptême (1884), le frère de M. Dentu baptise son neveu, Prosper-César. C'est un événement qui se déroule dans une atmosphère de réjouissance et les parents, les amis et le prêtre se retrouvent à la maison Dentu pour fêter ensemble. Au cours de la soirée, le curé éprouve la tendresse d'un père lorsqu'il tient l'enfant dans ses bras:

> Il semblait surpris par la vue de cet enfant, comme s'il n'en avait jamais aperçu. Il le considérait avec une attention réfléchie, avec une gravité songeuse, avec une tendresse éveillée au fond de lui, une tendresse inconnue, singulière, vive et un peu triste, pour ce petit être fragile qui était le fils de son frère (II, 47).

Le frère du prêtre ne fait que s'amuser pendant toute la soirée alors que l'abbé demeure très sensible devant un être si fragile et si doux. Après le repas, la mère de l'enfant trouve son beau-frère en sanglots à côté du berceau. Pleure-t-il parce qu'il reconnaît devoir mourir en homme privé d'enfant ou a-t-il pitié du sort du petit dont le père lui sera sans doute indifférent ou bien éclate-t-il en sanglots de joie parce qu'une nouvelle créature humaine est venue au monde? Le but de Maupassant n'est pas de nous dépeindre les nuances psychologiques chez l'abbé Dentu. C'est plutôt la peinture, très réussie d'ailleurs, d'une scène sympathique où un prêtre semble éprouver un amour vif et paternel pour son neveu.



Chez Maupassant, la tendresse paternelle est à son paroxysme dans Toine (1885). Il s'agit de Toine Mâcheblé, cabaretier du hameau de Tournevent (I, 176). C'est un homme ivrogne et bouffon marié à une mégère qui l'accable de toutes sortes d'injures. Après la paralysie de Toine et, grâce à une idée de Prosper Horslaville, la femme de Toine contraint son mari à faire couver des oeufs dans son lit chaud. Naturellement, Toine résiste à ce propos, mais pour se sauver des insolences de sa femme, il finit par accepter. Toine casse la moitié de sa couvée, mais il parvient au jour de l'éclosion et, pour la première fois, il prend au sérieux son rôle de père. Il commence à ressentir la même "angoisse de femme qui va devenir mère" (I, 183). Lorsque les poussins font leur apparition l'un après l'autre, Toine est rempli "d'émotion, d'angoisse, d'inquiétude" (I, 184). Mélangée de douceur et de gentillesse, sa paternité vraiment singulière s'identifie aux mêmes symptômes que la maternité:

> Et Toine affolé de joie, délivré, glorieux, baisa sur le dos le frêle animal, faillit l'étouffer avec ses lèvres. Il voulut le garder dans son lit, celui-là, jusqu'au lendemain, saisi par une tendresse de mère pour cet être si petiot qu'il avait donné à la vie (I, 185).

La paternité triomphante de Toine fait de lui le père exemplaire dans les contes de Maupassant. Malgré lui, Toine découvre sa vocation paternelle en couvant des poussins. D'ailleurs, dans l'oeuvre de Maupassant, Toine "représente l'unique exemple de paternité heureuse."[13]

D'une façon comique qui prend une dimension sinistre, il est un des pères qui témoigne un attachement sincère à sa progéniture.

Malgré la fécondité de Toine, il est impuissant lorsqu'il s'agit de la paternité humaine. Le geste de sa femme qui lui retire les poussins à mesure qu'ils sont éclos amoindrit la paternité de Toine. Ainsi, sa paternité éphémère devient une plaisanterie qui dissimule sa frustration de père.

Si le gros Toine fainéant et grotesque ressort comme père-modèle dans les contes de Maupassant, il faut soupçonner un déséquilibre de la vision du père chez l'écrivain. D'après les données que nous avons relevées dans la biographie de Maupassant, il est indubitable que Guy ne se remit pas après les querelles de famille semblables à celle dans Garçon, un bock! Après la séparation de ses parents, Maupassant "ne rendit jamais à son père son estime ni une affection inconditionnelle."[14] Lorsqu'il se met à rédiger ses contes, son portrait de presque chaque père naturel montre un manque très net d'affection pour son enfant. Même le père dans Le Donneur d'eau bénite doit se contenter d'une tendresse inapaisée qui est récompensée gratuitement à la fin après maints chagrins.

C'est plutôt chez quelques prêtres sensibles que l'on trouve des traces de sentiments paternels dans leurs gestes, paroles et regards. Cela se rapporte probablement au rôle quasi-paternel qu'ils jouent comme conseillers dans l'intimité du confessionnal. D'autre part, le témoignage d'affection paternelle se manifeste surtout par le père adoptif qui

accepte de faire élever l'enfant d'un autre et, en général, il y a une atmosphère de bonheur dans la famille du père adoptif. En effet, c'est lui le deuxième père exemplaire après Toine.

La vision pessimiste de Maupassant s'exprime par la présence des deux paternités "spirituelles" des pères adoptifs et des prêtres. Dans les contes où se révèle la tendresse paternelle, il y a l'omniprésence de la fatalité. Ce sont des forces aveugles qui empêchent toute effusion de bonheur entre père et enfant. Ainsi s'explique l'absence d'enfant heureux et la rareté de père réjoui. A mesure que s'accroît le pessimisme de Maupassant après la mort de Flaubert, toute évidence de sentiment paternel disparaît dans les contes. L'amour entre enfant et père naturel ne peut se maintenir qu'à un niveau précaire et caduc sans doute comme celui entre Maupassant et son père. La paternité de Toine peut seulement se réaliser dans un contexte comique et saugrenu, ce qui tourne en dérision le rôle du père.

CONCLUSION

Les types de père représentés par le conteur peuvent se diviser en trois groupes: les pères nigauds et impuissants; les pères dynamiques chez les pères adoptifs et les pères tendres chez quelques prêtres et, troisièmement, un père atypique.

L'absence de tendresse chez Maupassant prend sa source dans son enfance. Malgré la présence physique de Gustave de Maupassant et une jeunesse où il vécut en contact avec la nature, la forêt et la campagne, Guy de Maupassant dut chercher ailleurs un modèle adulte de sexe mâle. Pourtant, sa philosophie aride du monde prend ses racines directement dans le fait que son père est aux antipodes de tout sentiment paternel. Quand Maupassant se mit à écrire ses contes, sa vision pessimiste s'était déjà agrandie au point où l'indifférence et l'injustice du père n'était plus qu'un élément de son pessimisme. D'ailleurs, Maupassant se sentait trahi par l'inutilité de l'effort commun de l'humanité, par l'éternel recommencement et la vanité des choses et surtout par l'impuissance à se dégager de la fatalité. Le coupable c'est le Dieu paternel des chrétiens qui prodigue à la fois la création et la destruction, ce qui constitue pour Maupassant une contradiction douloureuse. Ainsi la plupart de ses pères fictifs sont des êtres détestables et parfois meurtriers.

Ce qui nourrit sa haine contre Dieu est le déséquilibre qui sépare les Maupassant père et fils. Dans ses contes, l'image du père médiocre et irresponsable est un thème repris maintes fois. Souvent, on voit



chez les pères un manque de considération, de sympathie et d'amour pour autrui. Maupassant nous dépeint le père d'après une vision préconçue de dédain pour le rôle paternel et cela constitue un préjugé. Heureusement pour Maupassant, sa conception du père se base sur des scènes réelles et ainsi elle n'est pas faussée. Gustave de Maupassant n'était pas le seul père faible dans la société française des années 1880.

Pourtant, le paradoxe du rôle du père de famille chez Maupassant noue un rapport intime entre la paternité et la faiblesse. D'une façon égoïste assurément, le père dominé par ses passions veut garder l'insouciance de la vie célibataire sans être astreint à aucun devoir, surtout à celui de la famille. Sa lutte contre les lois cruelles de la nature est souvent la cause du malheur des autres.

Le père efficace ou celui capable de témoigner une expression spontanée de tendresse et une compréhension de sa progéniture n'est jamais le procréateur biologique de son enfant. Cette idée bizarre pourrait s'expliquer dans la mesure où les pères suppléants de Maupassant, c'est-à-dire Bouilhet et Flaubert donnèrent à leur élève des expériences affectives et littéraires qui le conduisirent vers la connaissance de son propre rôle masculin et artistique. Dans ses contes, il y a un engagement du père adoptif qui rend l'équilibre intellectuel et la sécurité affective à un enfant ou à un adolescent qui en est à la recherche.

La découverte que fait Maupassant de l'intérêt affectueux de Flaubert pour lui se détache nettement de l'indifférence de son propre

père et cela guérit en partie la blessure dont il avait souffert au plan affectif. Il trouve le modèle de père chez Flaubert, alors que le modèle de mère reste toujours Laure. Ainsi le deuxième type de père, le père adoptif, accepte l'enfant adopté comme le sien. C'est lui l'image du père dynamique. D'autre part, certains prêtres capables de transmettre ou de recevoir des sentiments de tendresse représentent le père tendre.

Le choix par Maupassant de Toine comme l'un des représentants de pères qui exprime sa joie et sa volonté d'aimer d'une façon sincère donne accès à la vision singulière d'un père créateur de vie. D'ailleurs, Toine est l'image de "l'anti-père" ou du père atypique réduit au niveau de la farce. Pourtant, il s'adapte à sa paternité de courte durée. L'amour généreux, élément qui manque chez la plupart des pères dans les contes, se manifeste chez Toine en dehors du cadre réel du monde. Donc, l'amour paternel authentique ne peut exister que dans des circonstances irréelles ou gratuites et ce paradoxe se vérifie dans tous les contes analysés ici.

Chez Maupassant, il y a une protestation générale contre le destin de l'homme. Elle s'adresse en particulier au soi-disant bon Dieu qui demeure impuissant devant le fléau de la guerre, des injustices sociales et du vice humain. En général, la société de Maupassant se compose de gens entraînés par la fatalité. Lorsque Maupassant fait sa critique sociale, le personnage du père met en relief sa protestation métaphysique. Cependant, les motifs du père médiocre et de l'enfant naturel appartiennent aux thèmes obsessionnels de son oeuvre. Par la répétition de ces thèmes s'accroît l'angoisse de Maupassant et il s'occupe de plus en plus



des terreurs irraisonnées et de l'inconnu. Maupassant réalisa admirablement son art tout en laissant des traces révélatrices du problème du père, problème sans solution dans sa vie personnelle.

NOTES

I. De l'introduction

[1]Guy de Maupassant, Le Roman, préface de Pierre et Jean (Paris: Garnier Frères, 1959), p. 11.

[2]Maupassant, p. 12.

II. Du premier chapitre

[1]Pierre Gamarra, "Chronologie de Maupassant", Europe, (juin 1969), p. 220.

[2]Georges Dubosc, Trois normands (Rouen: Defontaine, 1917), p. 216.

[3]Armand Lanoux, Maupassant le bel-ami (Paris: Arthème Fayard, 1967), p. 20.

[4]René Dumesnil, Guy de Maupassant (Paris: Editions Jules Tallandier, 1947), p. 60.

[5]Artine Artinian, "New Light on the Maupassant Family", Modern Language Notes, 64 (1949), p. 151.

[6]A.-M. Schmidt, Maupassant (1962; rpt. Paris: Éditions du Seuil, 1976), p. 7.

[7]Edouard Maynial, La Vie et l'oeuvre de Maupassant (Paris: Société du Mercure de France, 1906), p. 19.

[8]Lanoux, p. 21.

[9]Dumesnil, p. 69.

[10]Albert Lumbroso, Souvenirs sur Maupassant (Rome: Bocca Frères, 1905), p. 108.

[11]Artine Artinian, éd., Correspondance inédite de Guy de Maupassant (Paris: D. Wapler, 1951), p. 4.

[12]Artinian, Correspondance, p. 4.

[13]Jean de La Varende, Grands normands (Rouen: Henri Defontaine, 1939), p. 220.

[14]Lumbroso, p. 301.

[15]Stanley Jackson, Guy de Maupassant (1938; rpt. Folcroft, Pa.: Folcroft Library, 1974), p. 23.

[16]Dumesnil, p. 83.



[17]Francis Steegmuller, Maupassant. A Lion in the Path (1949; rpt. New York: Books for Libraires Press, 1972), pp. 11-12.

[18]René Dumesnil, éd., Chroniques, études, correspondance de Guy de Maupassant (Paris: Librairie Gründ, 1938), p. 430.

[19]Robert J. Niess, "Autobiographical Symbolism in Maupassant's Last Works", Symposium, 14 (1960), p. 217.

[20]Morand, p. 17.

[21]André Vial, La Genèse d'"Une Vie" (Paris: Société d'Édition les Belles Lettres, 1954), p. 34.

[22]Lanoux, p. 69.

[23]Artinian, Correspondance, pp. 7-8.

[24]Artinian, "New Light", p. 151.

[25]Artinian, Correspondance, p. 12.

[26]Artinian, Correspondance, p. 48.

[27]Gérard de Lacaze-Duthiers, Guy de Maupassant, son oeuvre (Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1926), p. 10.

[28]Dumesnil, Guy de Maupassant, pp. 84-85.

[29]Maynial, p. 30.

[30]Lumbroso, p. 143.

[31]Lumbroso, p. 304.

[32]Pierre Cogny, Maupassant, l'homme sans Dieu (Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1968), p. 102.

[33]Maynial, p. 33.

[34]Schmidt, p. 9.

[35]François Tassart, Souvenirs sur Guy de Maupassant (Paris: Librairie Plon, 1911), p. 156.

[36]Lacaze-Duthiers, p. 12.

[37]Dubosc, p. 229.

[38]Lanoux, p. 42.

[39]A. Guérinot, "Maupassant et Louis Bouilhet", Mercure de France, 156 (1er juin 1922), p. 374.

[40]Lumbroso, p. 109.

[41]Lumbroso, p. 146.

[42]Paul-Louis Robert, Trois portraits normands (Rouen: Imprimerie Cagniard, 1924), p. 95.

[43]Guy de Maupassant, Notre coeur. Des vers. Autres poèmes (Paris: L'Édition d'Art H. Piazza, 1968), XII, p. 343.

[44]Paul Ignotus, The Paradox of Maupassant (London: Univ. of London Press, 1966), p. 73.

[45]Maynial, p. 44.

[46]Guy de Maupassant, Le Roman, préface de Pierre et Jean (Paris: Garnier Frères, 1959), p. 18.

[47]Guérinot, p. 382.

[48]Maupassant, Notre coeur, p. 343.

[49]Fernand Lemoine, Guy de Maupassant (Paris: Éditions Universitaires, 1957), p. 25.

[50]Maynial, p. 66.

[51]Maynial, p. 66.

[52]Michael Lerner, Maupassant (London: George Allen and Unwin, 1975), p. 71.

[53]Gustave Flaubert, Correspondance, 1871-1877 (Paris: Club de l'Honnête Homme, 1975), XV, p. 206.

[54]Pierre Cogny, Maupassant peintre de son temps (Paris: Librairie Larousse, 1976), p. 15.

[55]Lerner, p. 75.

[56]Maynial, p. 100.

[57]Steegmuller, p. 57.

[58]Edmond et Jules de Goncourt, Journal, mémoires de la vie littéraire, 1892-1894 (Monaco: Éditions de l'Imprimerie Nationale, 1956), XIX, pp. 173-74.

[59]A. Guérinot, "Maupassant et les Goncourt", Mercure de France, 208 (15 déc. 1928), p. 567.

[60]Lanoux, p. 132.

[61]Lanoux, p. 132.

[62]Vial, p. 36.

[63]Morand, pp. 46-47.

[64]Lloyd Hobden, "L'Influence de Gustave Flaubert sur la vie et l'oeuvre de Guy de Maupassant", Diss. Univ. British Columbia (1940), p. 38.

[65]Léon Deffoux et Emile Zavie, Le Groupe de Médan (Paris: Les Éditions G. Crès, 1924), p. 8.

[66]Gustave Flaubert, Correspondance, 1877-1880 (Paris: Club de l'Honnête Homme, 1975), XVI, p. 305.

[67]Lerner, p. 84.

[68]Morand, p. 47.

[69]Charles Beuchat, Histoire du naturalisme français (Paris: Édition Corrêa, 1949), II, p. 87.

[70]Dumesnil, Guy de Maupassant, p. 153.

[71]Pierre Borel, Le Vrai Maupassant (Genève: Pierre Cailler, 1951), p. 36.

[72]Flaubert, XVI, p. 44.

[73]Lacaze-Duthiers, p. 16.

[74]Dumesnil, Chroniques, pp. 288-89.

[75]Cogny, Maupassant, l'homme, p. 125.

[76]Lemoine, p. 22.

[77]Max Esch, En relisant Maupassant (Lausanne: Édition de la "Revue Romande", 1921), p. 29.

[78]Pierre Martino, Le Naturalisme français (Paris: Armand Colin, 1969), p. 117.

[79]Edmond et Jules de Goncourt, La Femme au dix-huitième siècle (Paris: Librairie de Firmin Didot Frères, 1862), p. 198.

[80]Lorraine Gaudefroy-Demombynes, La Femme dans l'oeuvre de Maupassant (Paris: Mercure de France, 1943), p. 214.

[81]Dumesnil, Guy de Maupassant, p. 195.

[82]Knud Togeby, L'Oeuvre de Maupassant (Paris: Presses Universitaires de France, 1954), p. 57.

[83]Donatien Alphonse Sade, Justine ou les malheurs de la vertu. La Philosophie dans le boudoir (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1966), III, p. 498.

[84]Sade, III, p. 391.

[85]Micheline Besnard-Coursodon, Étude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant. Le Piège (Paris: A.-G. Nizet, 1973), p. 161.

[86]André Vial, Guy de Maupassant et l'art du roman (Paris: Librairie Nizet, 1954), p. 130.

[87]Vial, Guy de Maupassant, p. 131.

[88]Voir Guy de Maupassant, Contes et nouvelles (Paris: Albin Michel 1956), I, p. 624. (Dorénavant, toute citation directe ou référence tirée des deux volumes de Contes et nouvelles se trouvera entre parenthèses dans le texte).

[89]Code Napoléon (Paris: Léopold Collin, 1807), p. 63.

[90]Besnard-Coursodon, p. 49.

[91]Arthur Schopenhauer, Pensées et fragments (Paris: Félix Alcan, 1906), p. 93.

[92]Lanoux, p. 195.

[93]Schopenhauer, p. 94.

[94]Schopenhauer, p. 97.

[95]Roy Cox, Dominant Ideas in the Works of Guy de Maupassant, Univ. of Colorado Studies, XIX, No. 2 (April 1932), p. 84.

[96]Kurt Willi, Déterminisme et liberté chez Guy de Maupassant (Zurich: Juris Druck Verlag, 1972), p. 53.

[97]Vial, La Genèse, p. 38.

III. Du deuxième chapitre

[1]Guy de Maupassant, Le Roman, préface de Pierre et Jean (Paris: Garnier Frères, 1959), p. 9.

[2]Knud Togeby, L'Oeuvre de Maupassant (Paris: Presses Universitaires de France, 1954), p. 18.

[3]Togeby, p. 20.

[4]Une Aventure parisienne (1881), Pétition d'un viveur malgré lui (1882), Le Gâteau (1882), Marroca (1882), Clair de lune (1882), Un Coq chanta (1882), Une Passion (1882), Une Ruse (1882), Un Million (1882), Le Testament (1882), Rouerie (1882), M. Jocaste (1883), Les Bijoux (1883), Le Mal d'André (1883), Le Petit (1883), Le Vengeur (1883), Décoré (1883), Un Sage (1883), Rencontre (1884), L'Héritage (1884), Adieu (1884), Souvenir (1884), L'Abandonné (1884), La Revanche (1884), La Chambre 11 (1884), Fini (1885), La Confidence (1885), Les Bécasses (1885), Monsieur Parent (1886), Madame Parisse (1886), Le Signe (1886), Cri d'alarme (1886), Étrennes (1887), La Porte (1887), Le Lapin (1887), L'Ordonnance (1887), L'Assassin (1887), Duchoux (1887), Les Épingles (1888), Nos lettres (1888), Un Soir (1889), Le Rendez-vous (1889), L'Épreuve (1889), Le Colporteur (posthume).

[5]Arthur Schopenhauer, Pensées et fragments (Paris: Félix Alcan, 1906), pp. 98-99.

[6]R.H. Sherard, The Life Work and Evil Fate of Guy de Maupassant (London: T. Werner Laurie, 1926), p. 280.

[7]Fernand Lemoine, Guy de Maupassant (Paris: Éditions Universitaires, 1957), p. 48.

[8]Voir Francis Steegmuller, Maupassant. A Lion in the Path (1949; rpt. New York: Books for Librairies Press, 1972), pp. 157-64 et A.H. Wallace, Guy de Maupassant (New York: Twayne, 1973), pp. 24-43.

[9]Steegmuller, p. 163.

[10]Gérard Delaisement, Maupassant, journaliste et chroniqueur (Paris: Albin Michel, 1956), p. 285.

[11]Micheline Besnard-Coursodon, Étude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant. Le Piège (Paris: A.-G. Nizet, 1973), p. 58.

[12]Chantal Jennings "La Dualité de Maupassant: Son attitude envers la femme", Revue des Sciences Humaines, 140 (1970), p. 574.

[13]Code Napoléon (Paris: Léopold Collin, 1807), p. 59.

[14]André Vial, Guy de Maupassant et l'art du roman (Paris: Librairie Nizet, 1954), pp. 458-59.

[15]Pierre Cogny, Maupassant peintre de son temps (Paris: Librairie Larousse, 1976), p. 123.

[16]Pierre Martino, Le Naturalisme français (Paris: Armand Colin, 1969), p. 122.

[17]Guy de Maupassant, Chroniques inédites (Paris: L'Édition d'Art H. Piazza, 1968), XV, p. 185.

[18]René Dumesnil, éd., Chroniques, études, correspondance de Guy de Maupassant (Paris: Librairie Gründ, 1938), p. 146.

[19]Lorraine Gaudefroy-Demombynes, La Femme dans l'oeuvre de Maupassant (Paris: Mercure de France, 1943), p. 41.

[20]Stephen Coulter, Damned Shall Be Desire. The Passionate Life of Guy de Maupassant (London: Jonathan Cape, 1958), p. 301.

[21]Lemoine, p. 48.

[22]Jennings, p. 575.

[23]Dumesnil, p. 147.

[24]J. Raymond Dugan "Maupassant et son monde", The Canadian Modern Language Review, 32 (Jan. 1976), p. 111.

IV. Du troisième chapitre

[1]Annuaire statistique de la France (Paris: Imprimerie Nationale, 1895-96), XVI, p. 12.

[2]Armand Lanoux, Maupassant, le bel-ami (Paris: Arthème Fayard, 1967), p. 127.

[3]Pierre Cogny, éd., Introduction à Pierre et Jean (Paris: Garnier Frères, 1959), p. xliv-v.

[4]Maurice Lévy, La Protection de l'enfance par l'initiative privée à Paris (Paris: A. Pedone, 1902), p. 23.

[5]Lanoux, p. 252.

[6]Micheline Besnard-Coursodon, Étude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant. Le Piège (Paris: A.-G. Nizet, 1973), p. 76.

[7]Voir L. Dx, "À propos des enfants de Guy de Maupassant", Mercure de France, 193 (1er janvier 1927), pp. 249-51; Armand Lanoux, "Le Dossier Maupassant en 1969", Europe, (juin 1969), p. 14 et aussi, René Rouault de la Vigne, "Les ancêtres de Guy de Maupassant. Leur noblesse discutée à tort", Revue des Sociétés Savantes de Haute Normandie, 23 (1961), p. 78.

[8]Robert Burnand, La Vie quotidienne en France de 1870 à 1900 (Paris: Hachette, 1947), p. 219.

[9]Code Napoléon (Paris: Léopold Collin, 1807), p. 64.

[10]Lorraine Gaudefroy-Demombynes, La Femme dans l'oeuvre de Maupassant (Paris: Mercure de France, 1943), p. 78.

[11]Knud Togeby, L'Oeuvre de Maupassant (Paris: Presses Universitaires de France, 1954), p. 50.

[12]Journal officiel (Paris, 1882; rpt. microfiche, West Salem, Wis.: Microcard Corp., 1968).

[13]André Vial, Guy de Maupassant et l'art du roman (Paris: Librairie Nizet, 1954), p. 188.

[14]René Dumesnil, éd., Chroniques, études, correspondance de Guy de Maupassant (Paris: Librairie Grllnd, 1938), p. 461.



[15]Gérard de Lacaze-Duthiers, Guy de Maupassant, son oeuvre (Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1926), p. 30.

[16]Dumesnil, p. 377.

[17]Besnard-Coursodon, p. 157.

[18]Besnard-Coursodon, p. 256.

[19]Dumesnil, p. 377.

[20]Dumesnil, p. 503.

[21]Vial, p. 245.

[22]Cogny, p. 1.

[23]Dumesnil, p. 203.

[24]Guy de Maupassant, Chroniques inédites (Paris: L'Édition d'Art H. Piazza, 1968), XV, pp. 392-95.

[25]Cogny, p. xlviii.

[26]Artine Artinian, éd., Correspondance inédite de Guy de Maupassant (Paris: D. Wapler, 1951), p. 7.

[27]Cogny, p. liii.

[28]Marius-Ary Leblond, La Société française sous la troisième république d'après les romanciers contemporains (Paris: Félix Alcan, 1905), p. 6.

[29]Dumesnil, p. 194.

[30]Albert Wetherill, "The Significance of the Child in the Works of Flaubert, Zola and Maupassant", Diss. Univ. of Sheffield (1955), p. 51.

[31]Paul Morand, Vie de Guy de Maupassant (Paris: Flammarion, 1942), pp. 18-19.

V. Du quatrième chapitre

[1]Pol Neveux, Guy de Maupassant. Étude (Paris: Louis Conard, 1908), p. lxxiv.

[2]Denise Cogny et Pierre Cogny, Maupassant. Contes: Scènes de la vie parisienne (Paris: Éditions Bordas, 1968), p. 55.

[3]Albert Lumbroso, Souvenirs sur Maupassant (Rome: Bocca Frères, 1905), p. 471.

[4]A.-M. Schmidt, Maupassant (1962; rpt. Paris: Éditions du Seuil, 1976), p. 63.

[5]Gustave Flaubert, Correspondance, 1871-1877 (Paris: Club de l'Honnête Homme, 1975), XV, p. 501.

[6]R.H. Sherard, The Life, Work and Evil Fate of Guy de Maupassant (London: T. Werner Laurie, 1926), p. 53.

[7]Stephen Coulter, Damned Shall Be Desire. The Passionate Life of Guy de Maupassant (London: Jonathan Cape, 1958), p. 86.

[8]Armand Lanoux, "Le Dossier Maupassant en 1969", Europe, (juin 1969), p. 14.

[9]Annuaire statistique de la France (Paris: Imprimerie Nationale, 1895-96), XVI, p. 12.

[10]Knud Togeby, L'Oeuvre de Maupassant (Paris: Presses Universitaires de France, 1954), p. 58.

[11]Roger Bismut, "À propos de la nouvelle 'Mon oncle Sosthène' de Guy de Maupassant", Les Amis de Flaubert, 30 (mai 1967), p. 15.

[12]Jean de la Varende, Grands normands (Rouen: Henri Defontaine, 1939), p. 239.

[13]Micheline Besnard-Coursodon, Étude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant. Le Piège (Paris: A.-G. Nizet, 1973), p. 88.

[14]André Vial, La Genèse d'"Une Vie" (Paris: Société d'Édition Les Belles Lettres, 1954), p. 33.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources premières

Artinian, Artine, éd. Correspondance inédite de Guy de Maupassant. Présentée avec la collaboration d'Edouard Maynial. Paris: D. Wapler, 1951.

Borel, Pierre, éd. Lettres inédites de Guy de Maupassant à Gustave Flaubert. Paris: Éditions des Portiques, 1929.

Dumesnil, René, éd. Chroniques, études, correspondance de Guy de Maupassant. Paris: Librairie Gründ, 1938.

Maupassant, Guy de. Chroniques inédites. XV. Paris: L'Édition d'Art H. Piazza, 1968.

Maupassant, Guy de. Chroniques littéraires. XVI. Paris: L'Édition d'Art H. Piazza, 1968.

Maupassant, Guy de. Contes et nouvelles. Édition complète avec 24 inédits, établie par les soins d'Albert-Marie Schmidt avec la collaboration de Gérard Delaisement. Paris: Albin Michel, I, 1956, II, 1957.

Maupassant, Guy de. Le Roman. Préface de Pierre et Jean. Texte établi par Pierre Cogny. Paris: Garnier Frères, 1959.

Maupassant, Guy de. Notre coeur. Des vers. Autres poèmes. XII. Paris: L'Édition d'Art H. Piazza, 1968.

Tassart, François. Nouveaux souvenirs intimes sur Guy de Maupassant (inédits). Paris: A. G. Nizet, 1962.

Tassart, François. Souvenirs sur Guy de Maupassant par François son valet de chambre (1883-1893). Paris: Librairie Plon, 1911.



II. Oeuvres sur Maupassant, l'homme et l'écrivain

A. Livres

Bancquart, Marie-Claire. Maupassant, conteur fantastique. Paris: Minard, 1976.

Besnard-Coursodon, Micheline. Étude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant. Le Piège. Paris: A.-G. Nizet, 1973.

Borel, Pierre. Le Destin tragique de Guy de Maupassant. Paris: Éditions de France, 1927.

Borel, Pierre. Le Vrai Maupassant. Genève: Pierre Cailler, 1951.

Boyd, Ernest. Guy de Maupassant: A Biographical Study. New York: Alfred A. Knopf, 1926.

Cogny, Denise P. et Pierre. Maupassant. Contes: Scènes de la vie parisienne. Paris: Éditions Bordas, 1968.

Cogny, Pierre, éd. Introduction à Pierre et Jean. Paris: Garnier Frères, 1959.

Cogny, Pierre. Maupassant l'homme sans Dieu. Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1968.

Cogny, Pierre. Maupassant peintre de son temps. Paris: Librairie Larousse, 1976.

Coulter, Stephen. Damned Shall Be Desire. The Passionate Life of Guy de Maupassant. London: Jonathan Cape, 1958.

Cox, Roy Allan. Dominant Ideas in the Works of Guy de Maupassant. Univ. of Colorado Studies. XIX. No. 2 (April 1932).

Delaisement, Gérard. Maupassant, journaliste et chroniqueur. Paris: Albin Michel, 1956.

Dugan, John Raymond. Illusion and Reality. A Study of Descriptive Techniques in the Works of Guy de Maupassant. Paris: Mouton, 1973.

Dumesnil, René. Guy de Maupassant. Paris: Éditions Jules Tallandier, 1947.

Esch, Max. En relisant Maupassant. Lausanne: Édition de la "Revue Romande", 1921.



Gaudefroy-Demombynes, Lorraine. La Femme dans l'oeuvre de Maupassant. Paris: Mercure de France, 1943.

Hobden, Lloyd Hamlyn. "L'Influence de Gustave Flaubert sur la vie et l'oeuvre de Guy de Maupassant". Diss. Univ. British Colombia, avril 1940.

Ignotus, Paul. The Paradox of Maupassant. London: University of London Press, 1966.

Index to the stories of Guy de Maupassant. Boston: G. K. Hall & Co., 1960.

Jackson, Stanley. Guy de Maupassant. 1938; rpt. Folcroft, Pa.: Folcroft Library, 1974.

Janssen, C. Luplau. Le Décor chez Guy de Maupassant. Copenhagen: Munksgaard, 1960.

Kirkbride, Ronald. The Private Life of Guy de Maupassant. New York: Frederick Fell, 1947.

Lacaze-Duthiers, Gérard de. Guy de Maupassant, son oeuvre. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1926.

Ladame, Charles. Guy de Maupassant. Étude de psychologie pathologique. Lausanne: Édition de la "Revue Romande", 1919.

Lanoux, Armand. Maupassant, le bel-ami. Paris: Arthème Fayard, 1967.

Lemoine, Fernand. Guy de Maupassant. Paris: Éditions Universitaires, 1957.

Lerner, Michael G. Maupassant. London: George Allen and Unwin, 1975.

Lumbroso, Albert. Souvenirs sur Maupassant. Sa dernière maladie. Sa mort. Rome: Bocca Frères, 1905.

Maynial, Edouard. La Vie et l'oeuvre de Guy de Maupassant. Paris: Société du Mercure de France, 1906.

Morand, Paul. Vie de Guy de Maupassant. Paris: Flammarion, 1942.

Neppi, Alberto. Le novelle di Guy de Maupassant. Ferrara: Società Tipografica Editrice "Taddei", 1921.

Neveux, Pol. Guy de Maupassant. Étude. Paris: Louis Conard, 1908.

Normandy, Georges. Guy de Maupassant. Paris: Vald. Rasmussen, 1926.

Normandy, Georges. La Fin de Maupassant. Paris: Albin Michel, 1927.

Schmidt, Albert-Marie. Maupassant. 1962; rpt. Paris: Éditions du Seuil 1976.

Sherard, Robert Harborough. The Life, Work and Evil Fate of Guy de Maupassant. London: T. Werner Laurie, 1926.

Steegmuller, Francis. Maupassant. A Lion in the Path. 1949; rpt. New York: Books for Librairies Press, 1972.

Sullivan, Edward D. Maupassant: The Short Stories. London: Edward Arnold, 1962.

Thoraval, Jean. L'Art de Maupassant. Paris: Imprimerie Nationale, 1950.

Togeby, Knud. L'Oeuvre de Maupassant. Paris: Presses Universitaires de France, 1954.

Vial, André. Guy de Maupassant et l'art du roman. Paris: Librairie Nizet, 1954.

Vial, André. La Genèse d'"Une Vie". Paris: Société d'Édition Les Belles Lettres, 1954.

Voivenel, Paul et Louis Lagriffe. Sous le signe de la P.G. - La Folie de Guy de Maupassant. Paris: La Renaissance du Livre, 1929.

Wallace, A. H. Guy de Maupassant. New York: Twayne, 1973.

Willi, Kurt. Déterminisme et liberté chez Guy de Maupassant. Zurich: Juris Druck Verlag, 1972.

B. Articles

Antoine, Régis. "État présent des études sur Maupassant". Revue des Sciences Humaines 144 (oct.-déc. 1971), pp. 649-55.

Artinian, Artine. "Guy de Maupassant and his brother Hervé". The Romanic Review 39 (Dec. 1948). pp. 301-06.

Artinian, Artine. "Guy de Maupassant and Louis le Poittevin". Modern Language Notes 63 (Nov. 1948), pp. 463-69.

Artinian, Artine. "New Light on the Maupassant Family". Modern Language Notes 64 (March 1949), pp. 150-55.

Bismut, Roger. "A propos de la nouvelle 'Mon oncle Sosthène' de Guy de Maupassant". Les Amis de Flaubert 30 (mai 1967), pp. 15-16.

Châtel, Gustave. "Maupassant peint par lui-même". Revue Bleue (11 juillet 1896), pp. 41-48.

Cury, Maurice. "La notion de temps dans la nouvelle". Europe 482 (juin 1969), pp. 88-92.

Delaisement, Gérard. "La Leçon d'un centenaire: Maupassant et la critique actuelle". Information Littéraire 5 (1953), pp. 6-12.

Delaisement, Gérard. "Maupassant et l'enfant". Les Cahiers Naturalistes 6 (1960), pp. 569-74.

Dugan, J. Raymond. "Maupassant et son monde". The Canadian Modern Language Review 32 (Jan. 1976), pp. 109-14.

Dumesnil, René. "Guy de Maupassant. Légendes et vérité". Livres de France (mars 1961), pp. 2-6.

Dumesnil, René. "La Légende de Guy de Maupassant". Mercure de France 287 (1er oct. 1938), pp. 38-60.

Dumesnil, René. "La Normandie de Maupassant". Mercure de France 241 (15 jan. 1933), pp. 271-305.

Dumesnil, René. "Le Coeur de Maupassant". Les Nouvelles Littéraires (23 juin 1934), p. 3.

Dumesnil, René. "Un Cinquantenaire. 'L'Inutile Beauté' et 'La Vie errante' de Guy de Maupassant". Les Nouvelles Littéraires (11 mai 1940), p. 3.

Dx, L. "À propos des enfants de Guy de Maupassant". Mercure de France 193 (1er jan. 1927), pp. 249-51.

Etkind, Efim. "Sujet-sujet-contenu (D'après les nouvelles de Maupassant". Philologica Pragensia 10 (1967), pp. 65-80.



Fess, G. M. "Personal Sources for Maupassant's *Contes*". Modern Language Notes 64 (April 1944), pp. 277-81.

Fournier, Albert. "Sur les pas de Maupassant". Europe 482 (juin 1969), pp. 43-62.

Gamarra, Pierre. "Chronologie de Maupassant". Europe 482 (juin 1969), pp. 219-24.

Gamarra, Pierre. "Maupassant et l'art de la nouvelle". Europe 55-56 (juillet-août 1950), pp. 226-31.

Greaves, A.A. "Some Contradictions in the Work of Guy de Maupassant". Nottingham French Studies 7 (Oct. 1968), pp. 80-89.

Guérinot, A. "Maupassant à Étretat". Mercure de France 182 (ler sept. 1925), pp. 289-312.

Guérinot, A. "Maupassant et les Goncourt". Mercure de France 208 (15 déc. 1928), pp. 567-91.

Guérinot, A. "Maupassant et Louis Bouilhet". Mercure de France 156 (ler juin 1922), pp. 373-95.

Hainsworth, G. "Pattern and Symbol in the Work of Maupassant". French Studies 5 (Jan. 1951), pp. 1-17.

Jennings, Chantal. "La Dualité de Maupassant: Son attitude envers la femme". Revue des Sciences Humaines 140 (oct-déc. 1970), pp. 559-78.

Lanoux, Armand. "Le Dossier Maupassant en 1969". Europe 482 (juin 1969), pp. 12-21.

Létourneau, Réginald. "Maupassant et sa conception de l'oeuvre d'art". Revue de l'Université d'Ottawa (1933), pp. 364-90.

MacNamara, Matthew. "A Critical Stage in the Evolution of Maupassant's Story - Telling". The Modern Language Review 71 (1976), pp. 294-303.

Matthews, J.H. "Theme and Structure in Maupassant's Short Stories". Modern Languages 43 (Dec. 1962), pp. 136-44.

Niess, Robert J. "Autobiographical Symbolism in Maupassant's Last Works". Symposium 14 (Spring 1960), pp. 213-20.

Niess, Robert J. "Two Manuscripts of Maupassant: Le Retour and Le Champ d'oliviers". French Studies 8 (1954), pp. 149-57.

Pradel de Lamase, Martial de. "Guy de Maupassant, commis à la marine". Mercure de France 206 (1er sept. 1928), pp. 309-59.

Rossat-Mignod, Suzanne. "Maupassant et les paysans normands". La Pensée 150 (avril 1970), pp. 93-109.

Rouault de la Vigne, René. "Les ancêtres de Guy de Maupassant. Leur noblesse discutée à tort". Revue des Sociétés Savantes de Haute Normandie 23 (1961), pp. 77-99.

Sullivan, Edward D. "Maupassant and the Motif of the Mask". Symposium 10 (Spring 1956), pp. 34-41.

Vial, André. "Maupassant, Héritier de Balzac, de Tourgueniev et de quelques autres". Europe 413 (sept. 1963), pp. 99-124.

Wood, John S. "Guy de Maupassant". The Canadian Modern Language Review 24 (Oct. 1967), pp. 52-58.

III. Autres études et textes littéraires

A. Livres

Abraham, Pierre. Manuel d'histoire littéraire de la France, 1848-1917. V. Paris: Éditions Sociales, 1977.

Albalat, Antoine. Gustave Flaubert et ses amis. Paris: Librairie Plon, 1927.

Albalat, Antoine. Souvenirs de la vie littéraire. Paris: Éditions G. Crès, 1924.

Annuaire statistique de la France. IX. XIII. XVI. Paris: Imprimerie Nationale, 1886, 1890 et 1895-96; rpt. Nendeln, Liechtenstein: Kraus Reprint, 1968.

Baillot, A. Influence de la philosophie de Schopenhauer en France, (1860-1900). Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1927.

Benson, Leonard. Fatherhood: A Sociological Perspective. New York: Random House, 1968.

Beuchat, Charles. Histoire du naturalisme français. Paris: Éditions Corrêa, 1949.

Biller, Henry B. Father, Child and Sex Role. Lexington: D.C. Heath and Co., 1971.

Bornecque, J.-H. et Pierre Cogny. Réalisme et naturalisme. Paris: Classiques Hachette, 1958.

Bourget, Paul. Études et portraits. III. Paris: Plon, 1906.

Burnand, Robert. La Vie quotidienne en France de 1870 à 1900. Paris: Hachette, 1947.

Calvet, Jean. L'Enfant dans la littérature française. Des origines à 1870. I. Paris: Fernand Lanore, 1930.

Castex, P.-G. et P. Surer. Manuel des études littéraires françaises. XIXe siècle. Paris: Librairie Hachette, 1966.

Code Napoléon. Paris: Léopold Collin, 1807.

Cogny, Pierre. Le Naturalisme. Paris: Presses Universitaires de France, 1963.

Côté, E.-Auguste. La Puissance paternelle. Rimouski: Imprimerie Générale S. Vachon, 1926.

Croce, Benedetto. European Literature in the Nineteenth Century. New York: Haskell House, 1967.

Dédéyan, Charles. Le Nouveau mal du siècle de Baudelaire à nos jours. I. Paris: Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1968.

Deffoux, Léon. Le Naturalisme. Paris: Les Oeuvres Représentatives, 1929.

Deffoux, Léon et Emile Zavie. Le Groupe de Médan. Paris: Les Éditions G. Crès, 1924.

Doumic, René. Portraits d'écrivains. (Deuxième série). Paris: Perrin Cie, 1914.

Dubosc, Georges. Trois normands. Pierre Corneille. Gustave Flaubert. Guy de Maupassant. Études documentaires. Rouen: Henri Defontaine, 1917.

Dumesnil, René. Le Réalisme et le naturalisme. 1955; rpt. Paris: del Duca, 1962.

Faguet, Émile. Propos littéraires. (Troisième série). Paris: Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1905.

Flaubert, Gustave. Correspondance, 1871-1877. XV. Paris: Club de l'Honnête Homme, 1975.

Flaubert, Gustave. Correspondance, 1877-1880. XVI. Paris: Club de l'Honnête Homme, 1975.

France, Anatole. La Vie littéraire. I. Genève: Éditions Édito-Service S.A., 1969.

Godenne, René. La Nouvelle française. Paris: Presses Universitaires de France, 1974.

Goncourt, Edmond et Jules de. Journal, mémoires de la vie littéraire, 1892-1894. XIX. Monaco: Éditions de l'Imprimerie Nationale, 1956.



Goncourt, Edmond et Jules de. La Femme au dix-huitième siècle. Paris: Librairie de Firmin Didot Frères, 1862.

Green, Maureen. Fathering. Toronto: McGraw-Hill Book Co., 1976.

Hainsworth, G. "Schopenhauer, Flaubert, Maupassant: Conceptual Thought and Artistic 'Truth'". Ds. Currents of Thought in French Literature. Essays in Memory of G.T. Clapton. Oxford: B. Blackwell, 1965.

Hamelin, Jacques. Hommes de lettres inculpés. Paris: Les Éditions de Minuit, 1956.

Hermant, Abel. Essais de critique. Paris: Bernard Grasset, 1912.

La Varende, Jean de. Grands normands. Études sentimentales. Rouen: Henri Defontaine, 1939.

Leblond, Marius-Ary. La Société française sous la troisième république d'après les romanciers contemporains. Paris: Félix Alcan, 1905.

Lemaître, Jules. Les Contemporains, études et portraits littéraires. I et V. Paris: Boivin et Cie., 1903.

Le Roux, Hugues. Portraits de cire. Paris: Lecène, Oudin et Cie., 1891.

Lévy, Maurice. La Protection de l'enfance par l'initiative privée à Paris. Paris: A. Pedone, 1902.

Martino, Pierre. Le Naturalisme français (1870-1895). Paris: Armand Collin, 1969.

O'Faolain, Sean. The Short Story. New York: The Devin-Adair Co., 1964.

Ostrovsky, Everett. L'Influence masculine et l'enfant d'âge préscolaire. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé, 1959.

Robert, Paul-Louis. Trois portraits normands. Gustave Flaubert. Louis Bouilhet. Guy de Maupassant. Rouen: Imprimerie Cagniard, 1924.

Roujon, Henry. La Galérie des bustes. Paris: J. Rueff, 1908.

Sade, Donatien Alphonse. Justine ou les malheurs de la vertu. La Philosophie dans le boudoir. III. Paris: Cercle du Livre Précieux, 1966.

Schopenhauer, Arthur. Pensées et fragments. Trad. par J. Bourdeau. Paris: Félix Alcan, 1906.

Tadié, Jean-Yves. Introduction à la vie littéraire du XIXe siècle. Paris: Bordas, 1970.

Tolstoï, Léon. Zola-Dumas-Guy de Maupassant. Trans. E. Halpérine-Kaminsky. Paris: Léon Chailley, 1896.

Turnell, Martin. The Art of French Fiction. New York: New Directions, 1959.

Vial, André. Faits et significations. Paris: A.-G. Nizet, 1973.

Wetherill, Albert. "The Significance of the Child in the Works of Flaubert, Zola and Maupassant". Diss. Univ. of Sheffield, 1955.

B. Articles

Andrieu, L. "Bouilhet, le fidèle ami". Les Amis de Flaubert 35 (déc. 1969), pp. 8-13.

Bornecque, Jacques-Henry. "Dans l'intimité des Maupassant. Une femme méconnue: Laure de Maupassant". Revue d'Histoire Littéraire de la France 64 (oct.-déc. 1964), pp. 623-32.

Journal officiel. Débats parlementaires. Chambre des députés. Paris, 1882; rpt. microfiche. West Salem, Wis.: Microcard Corp., 1968.

Peignot, Jerôme. "Les Employés de bureau". Europe 482 (juin 1969), pp. 84-88.

Sullivan, Edward D. et Francis Steegmuller. "Supplément à la bibliographie de Guy de Maupassant". Revue d'Histoire Littéraire de la France 49 (oct.-déc. 1949), pp. 370-75.